

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE :
Librairie du FIGARO, 26, Rue Drouot.

ÉDITEURS
LE FIGARO — JEAN BOUSSOD, MANZI, JOYANT & C^{ie}
26, Rue Drouot. 24, Boulevard des Capucines

DIRECTION ET RÉDACTION :
24, Boulevard des Capucines.



Le Postillon du Nouvel An
Ayuntamiento de Madrid

Copyright 1899, by Jean Boussod, Manzi, Joyant & Co.

PRIX NET : 3 fr.

L.T. PIVER, PARIS
PARFUMERIE
CORYLOPSIS DU JAPON
SAVON, EXTRAIT, EAU DE TOILETTE, POUDRE
四葉草
LAIT D'IRIS
POUR LA FRAICHEUR et la BEAUTÉ du TEINT
L. T. PIVER, PARIS

VEILLEUSES FRANÇAISES
FABRIQUE A LA GARE
JEUNET Fils
Successeur de son Père
Toutes les boîtes portent
en timbre sec
JEUNET, INVENTEUR
Se trouvent dans toutes les bonnes
maisons d'Épicerie et de
Quincaillerie.

Asthme & Catarrhe
GUÉRIS PAR LES
CIGARETTES ou la Poudre
ESPIC
OPPRESSIONS
TOUX
RHUMES, NEURALGIES
Le Fumigateur pectoral ESPIC est le plus efficace
de tous les remèdes pour combattre les maladies des voies respiratoires.
IL EST ADMIS DANS LES HOPITAUX FRANÇAIS ET ÉTRANGERS
« Le Conseil médical de Russie prenant en considération que les Cigarettes anti-asthmatiques Espic sont réellement efficaces dans les accès d'Asthme, autorise l'entrée en Russie de cette spécialité. »
TOUTES BONNES PHARMACIES EN FRANCE ET À L'ÉTRANGER
VENTE EN GROS : 20, RUE SAINT-LAZARE, PARIS
Exiger la signature ci-dessus sur chaque cigarette.

J. Hetzel & C^{ie}
ÉDITEURS — 18, rue Jacob, 18 — PARIS
NOUVEAUTÉS 1899 ÉTRENNES

JULES VERNE
Le Superbe Orénoque
Volume grand in-8° illustré par G. Roux
72 dessins, 20 grandes chromolithographies
9 fr. Cartonné toile, 12 fr. Relié, 14 fr.

ANDRÉ LAURIE
L'Oncle de Chicago
Mœurs scolaires aux États-Unis
Volume grand in-8° illustré par L. BENETT
7 fr. Cartonné toile, 10 fr. Relié, 14 fr.

HENRI MALIN
Un Collégien de Paris en 1870
Volume grand in-8° illustré par L. BENETT
7 fr. Cartonné toile, 10 fr. Relié, 14 fr.

AIMÉ GIRON
Le vieux Ramasseur de pierres
suivi de
la Famille de la Marjolaine
Volume in-8° cavalier
illustré par BIGOT-VALENTIN et TIRÉ-BOGNET
4 fr. 50. Cartonné toile, 6 fr.

MAGASIN ILLUSTRÉ d'Éducation et de Récréation
Année 1898
Volume grand in-8° illustré
708 pages — 250 dessins
14 fr. Cartonné toile, 18 fr. Relié, 20 fr.

PETITE BIBLIOTHÈQUE BLANCHE
Volums grand in-16 illustrés
à 4 fr. 50. — Cartonnés toile, 2 fr.

P.-J. STAHL
Le Chemin glissant
Illustrations de L. FRÉLICH

A. MOUANS
La Maison-Blanche
Illustrations de BIGOT-VALENTIN

Albums Stahl
L. FRÉLICH
Les Sept ans de M^{lle} Lili
Bradel, 2 fr. Cartonné toile, 4 fr.

R. TINANT
Drames en trois actes
Album en couleurs. Bradel, 4 fr.

Cook & Co
TAILORS & OUTFITTERS
PARIS 23 Rue Huber

Chemises sur mesure depuis 8 fr. 50

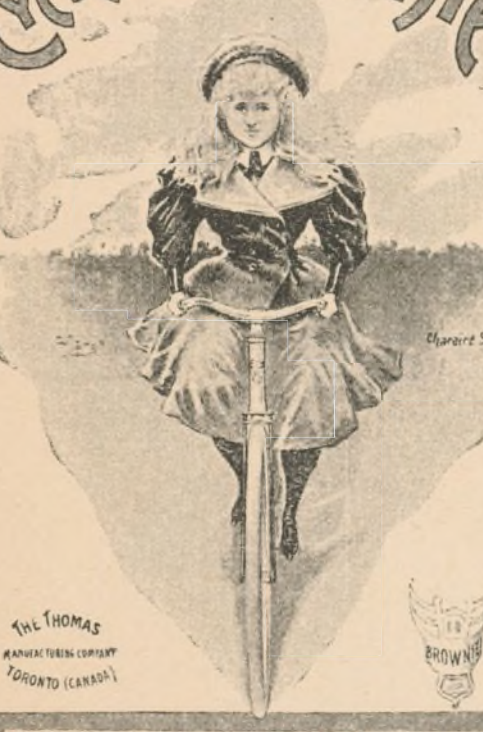
COUPE DES GRANDS CHEMISIERS
FAÇON IRREPROCHABLE

Compagnie Coloniale

CHOCOLATS & THÉ DE QUALITÉ SUPÉRIEURE

ENTREPOT GÉNÉRAL : 19, Avenue de l'Opéra, PARIS

Edes Brownie



THE THOMAS
MANUFACTURING COMPANY
TORONTO (CANADA)

L. CHOBERT AGENT GÉNÉRAL
PARIS 16, RUE LAFAYETTE

Machines de grand luxe

LE CATALOGUE EST ENVOYÉ FRANCO SUR DEMANDE

QUINQUINA DUBONNET
Apéritif, Tonique et excite l'Appétit. — Se trouve partout.

MACHINES à découper TOURS
OUTILLAGE D'AMATEURS
Nouveau Tarif-Album (350 P., 1200 Grav.) Franco 0 85°
OUTILS FRANÇAIS, ANGLAIS AMÉRICAINS
pour Amateurs et toutes Industries.
A. TIERNOT
CONSTRUCTEUR BREVETÉ S.G.D.G.
16, Rue des Gravilliers, PARIS

SULFURINE BAIN SULFUREUX SANS ODEUR
Hygénique, Forifiant, Antirhumatisme



Souplesse et Beauté de la Peau
Le bain de Sulfurine peut être pris chez soi, sans baignoire spéciale. — Prix X : 1 fr. 25
Ph^{ie} LANGLEBERT, 55, r. des Petits-Champs, Paris et des Ph^{ies}

JAMBONS COLEMAN
MARQUE "GENUINE"
4 MÉDAILLES D'OR
2 GDS DIPLÔMES D'HONNEUR
EXIGER LA MARQUE "GENUINE"

PASTILLES VICHY-ÉTAT


Cacao van Houten
Le Meilleur des CHOCOLATS liquides.
UNE CUILLÈRE À CAFÉ
SUFFIT POUR UNE BONNE TASSE
D'EXCELLENT CHOCOLAT
C'est le repas du matin dans le monde entier

FROID ET GLACE



APPAREILS INDUSTRIELS POUR PRODUIRE LE FROID ET LA GLACE
Envoi franco du prospectus
Compagnie des procédés **RAOULET** de Madrid
PARIS — Rue de Grammont, 16 — PARIS

PRODUITS ESTHÉTIQUES du Dr DYS



50 Sachets de toilette . . . 7 fr. 50
50 Sachets à l'aubépine . . . 15 »
50 Sachets de jeunesse . . . 15 »
50 Sachets de beauté . . . 25 »
Sève dermale, le flacon . . . 10 »
Crème Dysabine, le pot . . . 2 » 50
Poudre de riz printanière . . . 6 »

NOTICE FRANCO
S'adresser au seul préparateur des produits du Dr Dys
DARCY, 31, Rue d'Anjou, PARIS

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE
Au *Figaro*, 26, Rue Drouot.

Janvier 1899

DIRECTION ET RÉDACTION
24, Boulevard des Capucines.

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraît entre le 5 et 10 de chaque mois.

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien.

NOS GRAVURES, par M. ; M. FERNAND CORMON, membre de l'Institut, dans son atelier ; M. HENRI LAVEDAN, de l'Académie Française ; GEORGES RODENBACH ; la statue du GÉNÉRAL BOURBAKI.

LES CROQUIS DU MOIS, par LUTÉCIUS.

LES LIVRES, par T. G.

LA PARISIENNE AU BOIS « *Revue* », par GASTON JOLIVET ; illustrations photographiques en couleurs ; composition en couleurs de WOSTRY.

INDÉLICATESSE RARE, dessin de GASTON GÉLIBERT.

LA CRÈCHE « *IL PRESEPIO* », par LÉO CLARETIE ; repro-

ductions photographiques de pièces des Musées de Naples, Cluny, etc. ; compositions en couleurs de FIRMIN BOUISSET.

VITTORE PISANO, DIT EL PISANELLO, par G. LAFENESTRE ; reproduction de dessins et de médailles de PISANELLO.

FAC-SIMILE DE TABLEAU HORS-TEXTE EN COULEURS :

(DOUBLE PRIME)

UNE FLEUR! par ALBERT LYNCH.

COUVERTURE :

LE POSTILLON DU JOUR DE L'AN, par FIRMIN BOUISSET.

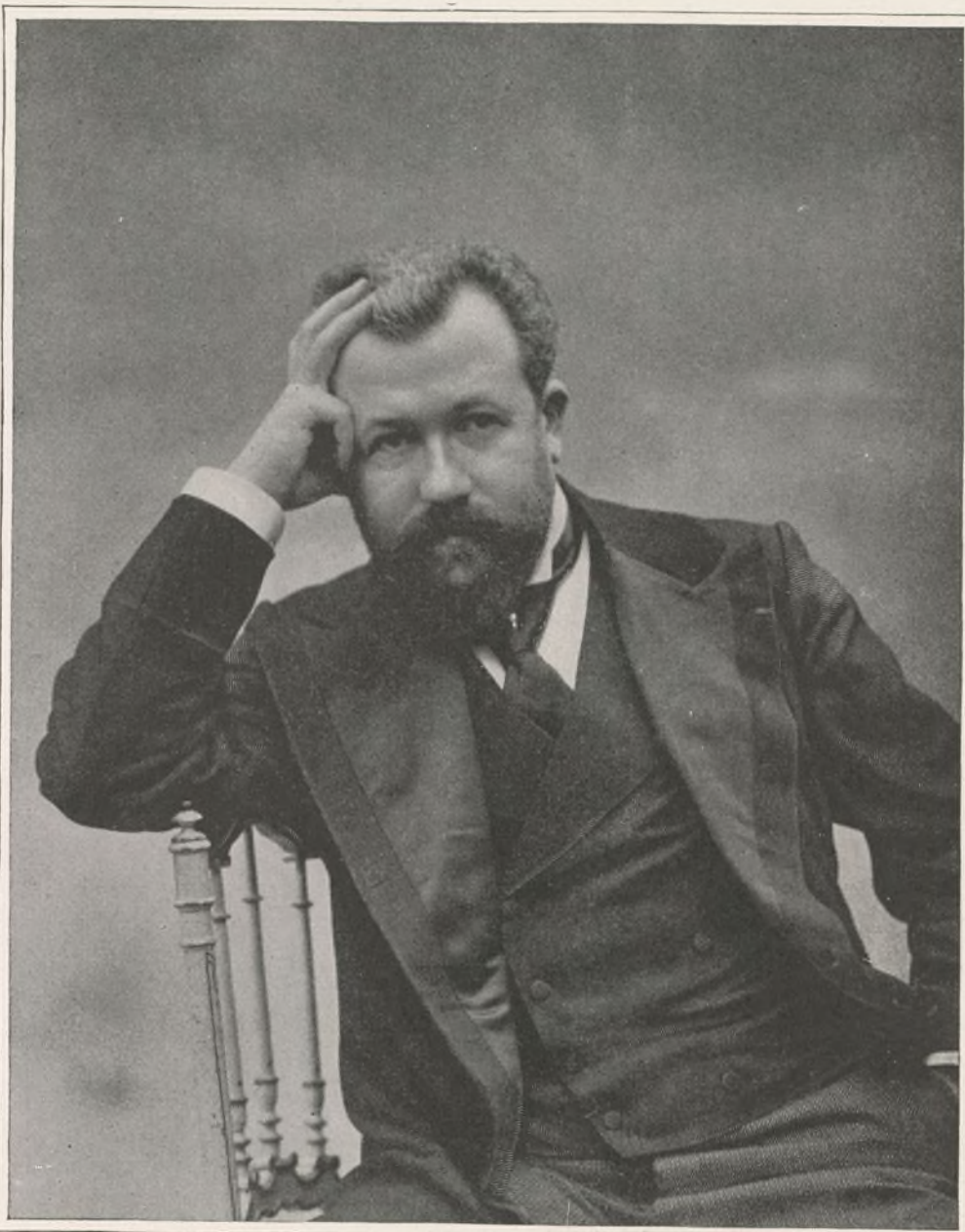


M. FERNAND CORMON, MEMBRE DE L'INSTITUT, DANS SON ATELIER



Les Croquis du Mois

La caractéristique de ce mois de décembre a été une formidable éclosion de littérature dramatique: du 1^{er} au 31 décembre les infortunés critiques et soiristes, les « Messieurs de l'Orchestre et de Balcon » eurent à subir plus de vingt premières ou reprises, et cela seulement dans les théâtres établis, sur les scènes qui se considèrent comme faisant partie des couches supérieures, celles qui font payer très cher des



Cliché Piron.

M. HENRI LAVEDAN
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

places inconfortables et des spectacles courts entremêlés de très longs entr'actes. Dans les « théâtres à côté », les Tréteaux, les Bodinières et autres petites boîtes, la production — étant de moindre qualité — a été compensée par la quantité, et l'on ne saurait évaluer les flots de « rosseries » que laissèrent écouler tous ces petits robinets où le smart des deux sexes vient sucer le lait des belles manières et des sentiments élevés.

De ces nombreuses œuvres, une partie seulement surnagera et doublera le cap de la mi-janvier, car jusque vers cette époque les salles sont toujours remplies de gens qui vont « au spectacle » sans se préoccuper autrement de ce qu'ils y verront.

Parmi les pièces dignes d'être signalées je citerai *Kosaks* ! un fort beau drame d'Armand Silvestre et E. Moran, joué au théâtre de la République: c'est une œuvre littéraire et capable cependant d'agir fortement sur ce public populaire, sans que les auteurs aient eu recours aux ficelles soit-disant indispensables des dramaturges de métier.

Au Vaudeville, la *Georgette Lemeunier* de Maurice Donnery semble avoir été écrite par le plus spirituel et le plus sceptique de nos auteurs, pour la plus merveilleuse troupe qui ait jamais occupé la scène de ce théâtre; on la connaît, avec son entraînante conductrice, Réjane, que suivent Mégard, Suzane Avril, le correct Guitry, le haut comique qu'est devenu Huguenet dans cette heureuse maison.

M. Brieux a eu, presque simultanément, deux pièces jouées aux deux pôles de la géographie théâtrale: à la Comédie-Française et au Théâtre-Antoine. Dans *Résultat des Courses*, M. Brieux a voulu montrer les ravages que l'entraînement du jeu peut amener dans les familles: c'est là une vérité qui n'avait pas besoin d'être démontrée; il est, en outre, avéré que les pièces morales où l'on peint le vice sous les plus affreuses couleurs, n'ont jamais corrigé personne; cette pièce n'a donc, à vrai dire, d'autre but que de nous montrer la troupe de M. Antoine dans son véritable élément, dans le style « populo ».

Quelques jours après, M. Brieux nous exhibait, à la Comédie-Française, d'autres ravages; ceux du divorce, dans les familles; c'est encore une vérité courante, et il a fallu tout le charme attendri de Madame Bartet et l'autorité de M. Worms pour intéresser le public à une situation à peu près insoluble.

On a remarqué que le *Voyage autour du Code*, joué aux Variétés le lendemain de la première de *Berceau*, présentait la même intrigue que la pièce de M. Brieux, avec cette différence que les auteurs, MM. Hennequin et Duval, l'ont tournée au bouffon; l'idée a paru fort bonne aux spectateurs, qui se sont largement dédommagés de leur soirée de la veille.

Notre ami et collaborateur, Henri Pagat a pu faire jouer au Nouveau Théâtre sa *Briguedonnaine*, qu'il porta vainement à d'innombrables directeurs; la pièce, satire fort vive de l'homme du monde qui se fait socialiste pour décrocher la députation, avait paru présenter des inconvénients; on craignait qu'elle ne contint des allusions, etc.

La représentation n'a pas réalisé ces craintes, mais elle a été, par contre, un vrai succès pour l'auteur, dont chacun a applaudi la verve, la sincérité et la droiture.

La place me manque pour raconter et décrire les fertiles inventions, les numéros suggestifs et éblouissants qui se déroulent dans les cafés-concerts, les casinos et autres lieux, où la foule se porte de plus en plus, au détriment de son intelligence.

✽

La Burgonde, livret d'Emile Bergerat et de Camille de Sainte-Croix maintient les infortunés abonnés dans cette terrible période barbare que nous racontent les Niebelungen et les Sagas, et dont sont issues toutes les Walkyries, les Sigurds, les Sieglinde, les Wotan, les Hagen et autres personnages sanguinaires, généralement symbolisés par des glaives magiques. Cette quincaillerie d'outre-Rhin n'a d'excuse que lorsqu'elle est soutenue par les larges et profondes conceptions du génie wagnérien. Mais pourquoi un compositeur français, plus que français même, car il est Toulousain, accepte-t-il de mettre en musique des situations et des personnages dont il ne peut comprendre le sens intime, et qui ne sont intelligibles que pour des âmes allemandes? J'ai entendu des musiciens fort experts et généralement bienveillants, déclarer qu'ils préféreraient de beaucoup à la *Burgonde*, l'aimable partition d'André Messager, *Véronique*, jouée aux Bouffes-Parisiens. Ils ont peut-être raison.

✽

M. Rochard, le nouveau directeur du théâtre du Châtelet, a révélé par la façon dont il a monté la *Poudre de Perlimpinpin*, de très remarquables qualités d'artiste et d'organisateur. Il a mis dans cette création des sommes considérables — plus d'un demi-million, à ce que l'on raconte — mais il y a mis aussi, ce qui est plus rare, un goût, une activité, une persévérance, un art de manier les masses, de grouper les ensembles, de jouer avec les couleurs et avec la lumière, qui font de cette mise en scène une œuvre des plus intéressantes au point de vue esthétique. Le public élégant a voulu témoigner sa satisfaction à M. Rochard, il l'a traité en homme du monde, et l'on a vu, chose inconnue jusqu'alors au Châtelet, les habits noirs, les cravates blanches et les coiffures en cheveux remplir les belles places pendant les semaines qui suivirent la première représentation.

Soixante-dix mille personnes, des deux sexes et de tous les âges, décorés de la Légion d'honneur, d'un seul coup! Voilà qui n'est pas ordinaire, et qui cependant s'est produit il y a trois semaines, lorsque, à l'assemblée générale annuelle du Touring-Club Français, M. Krantz, ministre des Travaux publics, a attaché le ruban rouge et la croix à la boutonnière de l'habit de M. Ballif, directeur de cette vaste association, amenée par lui à un haut degré de prospérité. M. Ballif possède un admirable tempérament d'administrateur; il était naguère enfoui dans les bureaux de la Préfecture de la Seine, où ses chefs le laissaient soigneusement végéter; il eu la chance d'en sortir et... nous nous en sommes tous bien trouvés. Je ne connais pas personnellement M. Ballif,



Cliché Nadar.

GEORGES RODENBACH (1855-1898).

mais je me l'imagine comme doué de doubles facultés: il est poète, amant de la nature, épris du grand air, des longues et rapides « ballades », et, en même temps, très pratique et presque méticuleux, parce que l'expérience des choses et des hommes lui a appris que

tout est dans le détail et qu'il faut n'en jamais négliger le plus infime.

Il faut bien le reconnaître, le nouvel Opéra-Comique, œuvre de l'architecte Bernier, n'a pas eu une bonne presse. L'aspect extérieur est très correct, très pompeux, plutôt opéra que comique; cette façade annonce de grandes choses: on entre et l'on se trouve effectivement en présence de très grandes choses; vastes et nombreux vestibules, escaliers très larges, aboutissant à de trop spacieux couloirs; on monte, on descend, on remonte, on contourne des murs épais comme ceux de Pierrefonds, et après avoir bien erré à travers ces espaces on découvre une petite salle, une bonbonnière, dont les loges, singulièrement disposées, ne permettent pas aux spectateurs des places de côté de voir la scène. Il est probable que M. Albert Carré, directeur avisé, saura remédier à ces défauts et obtenir du ministère le remaniement de cette salle, aussi bien que de la scène, qui manque de largeur et de profondeur.

Quand on pense qu'un des plus puissants et des plus honorables entrepreneurs de Paris avait déclaré se charger, moyennant trois millions, de la construction de ce théâtre; il achetait la maison à laquelle est adossé l'Opéra-Comique, ce qui donnait une façade sur le boulevard. Mais M. Guillotin n'est pas un architecte; on craignait qu'il ne fit une bonne affaire en en faisant faire une non moins bonne à l'Etat. On a préféré la combinaison Bernier, où les bureaux ont trouvé de l'occupation et qui a coûté quatre millions et demi aux contribuables, amateurs du genre éminemment français.

LUTÉCIUS.

NOS GRAVURES

L'Institut s'est complété, ce mois-ci, de façon fort convenable: je ne crois pas que, sauf quelques partisans passionnés des candidats éliminés — personne trouve rien à objecter au choix excellent que l'Académie Française a fait d'Henri Lavedan, tandis que, quelques jours après, l'Académie des Beaux-Arts offrait un fauteuil à Cormon.

Lavedan entre à l'Académie à l'âge où cela fait vraiment plaisir: il n'a pas eu de lutte à subir, pas de déboires à essuyer, il a franchi le seuil, sans avoir à se départir de cet amusant sourire, un peu gouailleur, que connaissent bien ses amis ou qu'on retrouve dans ses portraits, même les plus sérieux: on dirait que les académiciens ont voulu faire, chez eux, une place à la bonne humeur en préférant Lavedan à des hommes moins badins.

La nomination de Cormon est hautement méritée: M. Cormon a parcouru tous les degrés des récompenses officielles en rencontrant partout les suffrages de ses confrères et l'approbation du public. Il s'est hardiment attaqué aux plus grosses besognes de la peinture et a fait entrer dans ses vastes toiles et ses gigantesques panneaux, hommes, fauves, rochers, torrents, tout le farouche personnel des temps préhistoriques, avec lesquels les lecteurs du *Figaro Illustré*, ont pu faire connaissance dans le fascicule d'Octobre 1897 qui reproduisait la décoration du Muséum. M. Cormon est officier de la Légion d'honneur depuis 1889.

Au moment où mourut le général Bourbaki, nous publiâmes ici-même un fort intéressant article sur son séjour au collège royal militaire de la Flèche, écrit par un de ses contemporains et condisciples, le commandant Grandin. Nous ne pouvons qu'y renvoyer les lecteurs. Nous nous bornerons à rappeler que la statue dont nous reproduisons ici la maquette achevée, est le résultat d'une souscription qui a rapidement produit une somme de 45,000 francs; l'exécution en a été confiée à M. Millet de Marcilly il a traité son sujet avec une simplicité énergique qui rend bien le tempérament général. Cette statue, en bronze, posée sur un piédestal orné de bas-reliefs rappelant les principaux traits de la carrière militaire de Bourbaki, sera érigée à Pau, sa ville natale, sur une vaste place, dans le haut de la ville, et en face des casernes.

Nos lecteurs se souviennent-ils d'une exquise et tendre nouvelle: *La Leçon des Enfants*, que publia le *Figaro Illustré* dans son numéro

de janvier 1898? Elle était écrite par Georges Rodenbach, et adorablement illustrée par Marold: et voilà que, par une singulière et mélancolique coïncidence, ces deux jeunes hommes sont morts en ce mois de décembre, à quelques semaines de distance. Rodenbach comptait à peine quarante-trois ans.

Marold, qui avait véritablement le génie de l'illustrateur, semblait un enfant blond, d'aspect étonné et naïf; à le voir, on n'aurait jamais soupçonné l'extraordinaire faculté d'assimilation de ce jeune Tchèque.

Sa disparition est véritablement un deuil littéraire, et l'on s'attriste jusqu'aux larmes en voyant se dissiper, dans le néant, une aussi belle âme.

M.

Les Livres

Quelques livres d'Étrennes. — Ils sont trop, disaient les vieux grognards à Waterloo, succombant sous le nombre! Une simple nomenclature des beautés typographiques que nous apporte le jour de l'an, occuperait le double de la place consacrée ici à la bibliographie. Je ne peux donc que signaler brièvement les livres qui méritent l'attention: d'abord tout le lot de la librairie J. Hetzel, que domine la haute et populaire stature de Jules Verne, portant de sa main toujours vigoureuse le *Superbe Orénoque*, nouvel épisode des voyages extraordinaires; je citerai encore l'*Oncle de Chicago*, d'André Laurie, la *Maison Blanche*, de Mouhans, sans compter l'année 1898 du Magasin d'Éducation.

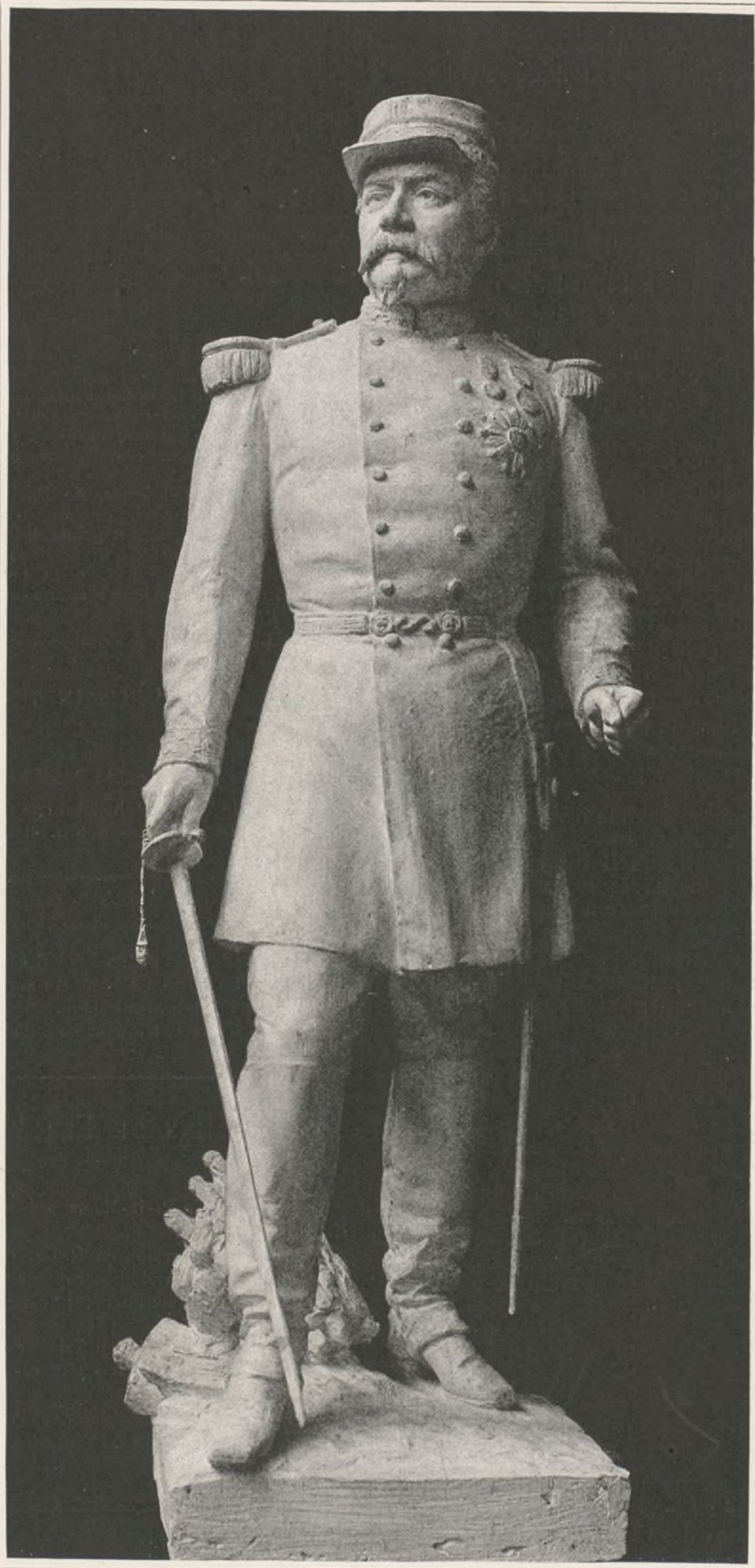
Mon oncle et mon curé ont atteint, je crois, leur quatre-vingtième édition, ce qui rend l'éloge superflu. L'excellente idée est venue, à l'éditeur Plon, d'en publier une édition illustrée, à des prix abordables qui en font un parfait livre d'étrénnes. Les dessins de M. Valliemin, très bien reproduits, sont élégants en vrais... si vrais que l'on se demande si l'artiste n'a pas appelé parfois à son aide la photographie. Je me garderais d'ailleurs de lui en faire un reproche.

Crafty vient de publier chez Plon un excellent recueil, *Sur le Turf*, où les habitués de Longchamps, d'Auteuil et autres champs de courses retrouveront, retracées avec une verve gouailleuse, toutes les péripéties de l'élevage et de l'entraînement, les mystères du pesage et les émotions de la pelouse.

Sous ce titre alléchant: *C'est à prendre ou à laisser*, Caran d'Ache a réuni, dans un Album imprimé par Plon, une partie des nombreux dessins qu'il sème chaque jour avec une verve inépuisable et un admirable pince-sans-rire dans les périodiques: on les retrouve ici soigneusement gravés et tirés sur beau papier, c'est-à-dire, sous une élégante toilette qui en augmente singulièrement la valeur.

Après avoir siégé pendant vingt ans à la Chambre des Députés, E. Jules Delafosse ne fut pas réélu aux dernières élections. Ce fut une faute grossière commise par ses électeurs et par le gouvernement qui le combattit. On en a la preuve en relisant dans ce recueil, les excellents discours que M. J. Delafosse prononça sur les questions de politique extérieure, sur les affaires d'Egypte, celles du Tonkin, la question d'Orient, sans compter la politique intérieure: l'expulsion des princes, la liberté religieuse, la loi militaire de 1889. C'est un véritable cours d'histoire contemporaine, admirablement documenté, écrit dans un style élégant et ferme et qui fait regretter qu'un homme de cette valeur soit momentanément réduit au silence et à la retraite.

Je ne sais si les *Mémoires de Bismarck* recueillis par Moritz Busch et publiés chez Fasquelle ont obtenu un grand succès. J'en doute, car le Français n'aime pas s'entendre dire ses vérités. Je pense, au contraire, que ces *Mémoires* ne sauraient être trop lus; ils nous montrent nos fautes, nos défauts; ils nous expliquent pour quelles causes la France était devenue, en 1870, un objet de jalousie féroce pour l'étranger; on y voit, dans les narrations innocemment sauvages de ce fort méprisable folliculaire que fut Maurice Busch, écrivain pour ainsi dire, sous la dictée d'un maître sans scrupules, le développement d'un plan longuement élaboré, la suppression de la France, plan dont la guerre de 1870 ne constitue que la première partie. Tous les Français, devraient les lire ces *Mémoires*: ils leur révéleraient l'avenir.



LE GÉNÉRAL BOURBAKI

M. Paul Cottin, qui est un des princes de la documentation — n'y a-t-il pas un prince des poètes ! — vient de publier en un fort in-octavo, chez Plon, une étude sur *Toulon et les Anglais en 1793*. Par une coïncidence singulière ce volume est paru au moment précis où se sont manifestées des menaces de conflit entre la France et l'Angleterre. Ici encore, comme pour les « Mémoires de Bismarck », je répéterai que le livre doit être connu et lu, avec cette pensée que les gouvernements étrangers, qui ne changent pas, comme nous, de régime tous les vingt ans, suivent leur idée à travers les années et les siècles. En 1870, les Allemands non seulement prenaient leur revanche de l'oppression impériale du commencement de ce siècle, mais ils évoquaient les souvenirs des guerres et des incendies du Palatinat ; soyez certains que l'Angleterre n'a pas oublié que, pendant quelques mois, il y a un siècle, elle a occupé le plus beau port militaire français de la Méditerranée.

Rome et la Renaissance — Jules II, ce sont là des mots magiques qui sonnent toujours délicieusement aux oreilles des artistes et des lettrés et celui, qui après tant d'autres, apporte à l'histoire de ces temps une nouvelle contribution est toujours le bienvenu. Cette fois, c'est à M. Julian Klazko que nous devons un nouveau volume, très vivant, très pittoresque, très documenté, écrit par un homme qui semble avoir vécu lui-même la vie de la Renaissance. Dix reproductions, dont quelques-unes inédites, entr'autres un portrait de Jules II et un *Stucco* de Giovanni di Udine, représentant Raphaël et ses élèves, complètent ce volume soigneusement édité chez Plon.

M. Gustave Geffroy, dans la très patriotique préface qu'il consacre au livre de M. Désiré Louis : *Souvenirs d'un prisonnier français en Allemagne*, constate qu'il n'existait, jusqu'à l'apparition de ce volume aucun récit de cette douloureuse campagne qu'ont traversée tant de milliers de nos soldats, sauf peut-être les quelques pages, accompagnées d'aquarelles qu'a publiées ici M. de Beaurepaire. Les Souvenirs de M. Désiré Louis comblent cette lacune : c'est un lugubre roman de misères et d'humiliations, très sincèrement et très simplement écrit. Des dessins de M. R. de la Nezières commentent ce volume édité par Juven.

Hugues Leroux est un amoureux de l'Algérie : il a vécu avec elle et en conserve le souvenir toujours aigu, comme celui d'une maîtresse dont on s'est éloigné, tout en lui laissant son cœur. On le sent bien, dans son roman militaire, *Gens de Poudre*, où l'on retrouve, soit sous leur vrai nom, soit sous des pseudonymes, les héros de la guerre d'Afrique et de la conquête du désert. Des portraits d'indigènes, largement dessinés, des vastes paysages tracés en un haut style, une série d'aventures « trop vraies pour être vraisemblables », font de ce volume un livre de grande valeur.

La place de M. Edouard Rod est marquée, aujourd'hui, en tête des grands critiques littéraires : ayant lui-même beaucoup produit, dans des genres variés, auteur de romans célèbres, il a connu les trances et les perplexités de l'écrivain livrant son âme et sa vie au public qui ne le comprendra peut-être pas. Cette expérience a procuré à M. Edouard Rod la mansuétude, indispensable qualité du critique, qui doit apprécier et encourager tous les efforts, excuser les faiblesses et les erreurs et ne se montrer impitoyable qu'à l'égard des imbéciles ou des farceurs. Les *Nouvelles Etudes sur le XIX^e siècle*, éditées chez Perrin, contiennent une série de chapitres sur Alphonse Daudet, Anatole France, Fogazzaro, Sudermann, etc., où l'on trouvera l'œuvre de ces maîtres appréciée avec une justesse et une sincérité qu'on rencontre rarement, aujourd'hui, dans les hâtives bibliographies des journaux et des revues.

Le Sabre du Notaire, complété par ce sous-titre « Mémoires d'un poltron », est un amusant pastiche des Cahiers du capitaine Coignet, des Souvenirs de Parquin, et de tous ces si pittoresques mémoires qui depuis dix ans nous ont montré la vraie vie de l'Épopée impériale. On peut signaler à l'auteur, M. d'Harcourt, quelques anachronismes de style et quelques inexactitudes de détail, mais l'œuvre n'en est pas moins amusante et l'on s'égaye très sincèrement aux aventures de ce notaire de province, capitaine de garde nationale mobilisée, qui se trouve, bien malgré lui, transformé en héros et décoré de la main de l'Empereur. Ce petit volume, édité chez Ollendorf, est parsemé d'exquises illustrations de M. Charles Morel, que connaissent nos lecteurs, un des élèves préférés de M. Edouard Detaille.

Dans les *Autels privilégiés*, M. Robert de Montesquiou a mis la saveur particulière de son tempérament, une sorte d'apreté ironique et mordante, qui rappelle les « américain drinks » où le poivre se mêle au sucre, le sirop à l'angustora, le tout savamment compliqué de glace pilée qui, dans l'espèce, représente la froide ironie de l'auteur. On trouve, dans ce volume, de remarquables études sur Leconte de Lisle, Verlaine, Goncourt, Burne Jones, Sarah Bernhardt, la Duse, et l'on y rencontre de beaux morceaux d'une haute littérature, notamment celui qui forme le début du chapitre consacré à William Blackie, un des maîtres de l'Esthétisme anglais.

Le cours des années a quelque peu estompé la figure de George Sand ; la passionnée romancière, l'harmonieux chantre des campagnes berrichonnes n'apparaît plus très nettement aux nouvelles générations. M. Edmond Planchut a rendu service à cette mémoire en ravivant ses traits et en réunissant dans son livre, *Autour de Nohant*, ce milieu si simple et si bourgeois d'apparence, qui vit passer toutes les célébrités littéraires et artistiques de 1868 à 1876.

Je suis fort embarrassé pour parler devant des jeunes filles et même devant des jeunes femmes, du récent roman de Willy : *Un Vilain Monsieur...*, titre antinomique, car ce « Vilain Monsieur », n'est autre chose qu'un fort brave garçon, entraîné dans une intrigue avec une petite femme du monde, adorable poupée, pour laquelle il se ruine inconsciemment. Mais ce qui caractérise cette œuvre, c'est l'étourdissante souplesse d'esprit et de style, l'imprévu de la phrase, et, surtout l'ironie à la fois implacable et joyeuse qui cingle tous les snobismes de notre époque.

T. G.

Le *Tout-Paris* vient de faire paraître son édition de 1899, revue, corrigée avec soin et augmentée de plus de 150 pages. Pour répondre aux besoins de son élégante clientèle, de nombreuses améliorations ont été apportées dans cette publication : Plans de Paris en couleurs, liste des professions libérales, indications des Cercles dont font partie les personnes appartenant au high-life, numéros téléphoniques, propriétaires de yachts de plaisance et de voitures automobiles, etc., etc.,

qui viennent s'ajouter aux nombreux renseignements publiés déjà par cet Annuaire.

Prix du volume : 12 francs. A. La Fare, éditeur, 56, rue de la Chaussée-d'Antin. Téléphone : 147-49.

LA MODE

La mode est revenue aux robes plates et collantes, dessinant la forme du corps. Pour les personnes bien faites c'est un avantage, mais même lorsqu'on est impeccable, il faut encore être corsetée et juponnée de façon à obtenir ce que nous pourrions appeler l'actualité de la forme.

Il est donc indispensable de bien choisir son corset et de ne se confier qu'à quelqu'un qui ait réellement la science et l'art de cet accessoire important.

Il faut que le corset sans gêner en rien les mouvements, fasse valoir la taille et dissimule habilement les petites imperfections qui pourraient exister.

Sur ce point, la maison de Vertus, sœurs, 12, rue Auber, occupe, sans conteste, le premier rang et c'est à sa continue recherche du mieux qu'elle doit sa renommée sans cesse grandissante.

C'est le goût parisien arrive à sa perfection suprême.

Nous donnons aujourd'hui, non pas le dessin d'un modèle, dessin qui peut être arrangé au gré de l'artiste, mais une véritable reproduction photographique, prise sur nature et qui peut, dans ces conditions,

donner une idée juste du dernier modèle créé par la maison de Vertus, sœurs. Le corset de Vertus affine le buste, arrondit la poitrine et maintient l'abdomen sans occasionner aucune gêne, sans nécessiter le moindre effort, sans serrer la personne qui le porte. Les plus grands médecins hygiénistes, à l'examen desquels il a été soumis, n'ont rien trouvé à y redire. Au contraire ils ont considéré l'avènement d'un tel corset comme un bienfait pour la santé publique. Ils conseillent à leurs clientes mondaines, soucieuses de leur beauté, comme de leur santé, de n'en point porter d'autre.

On peut donc hautement affirmer que les corsets de Vertus réalisent tous le desiderata : coupe d'une science consommée ; baleines placées si judicieusement que leur étreinte est une caresse ; étoffes d'une splendeur égale à leur solide outils de toutes nuances, batistes brochées ou unies, soies Louis XV, tout est exquis, inusable.

Les personnes éloignées de Paris peuvent se faire servir aussi aisément que les Parisiennes. Sur leur demande on leur enverra un bulletin de mesures et des échantillons d'étoffes. En prenant les mesures prescrites, leur commande sera exécutée dans la perfection.

Quant aux Parisiennes, elles connaissent le chemin des Salons de la rue Auber. Inutile de les leur recommander : une visite suffit.



Phot. Pirou.

CHEMIN DE FER DU NORD

Services directs entre PARIS et BRUXELLES. — Trajet en 5 heures

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 3 h. 50, 6 h. 20 et 11 h. du soir.
Départs de Bruxelles à 8 h. et 8 h. 57 du matin, 1 h. et 6 h. 04 du soir et minuit 15.

Wagon-salon et wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 6 h. 20 du soir et de Bruxelles à 8 h. du matin. — Wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 8 h. 20 du matin et de Bruxelles à 6 h. 04 du soir.

Services directs entre PARIS et la HOLLANDE. — Trajet en 10 heures

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40 et 11 h. du soir.
Départs d'Amsterdam à 8 h. 28 du matin, midi 20 et 6 h. 07 du soir.
Départs d'Utrecht à 9 h. 08 du matin, 1 h. 06 et 6 h. 46 du soir.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

La Compagnie P.-L.-M. organise, avec le concours de l'agence des « Voyages Modernes » :

1^{re}. — Une excursion en Italie, du 16 janvier au 17 février 1899, avec retour par le littoral de la Méditerranée au moment du Carnaval de Nice.
Prix au départ de Paris : 1^{re} classe 950 fr. ; 2^e classe 850 fr. (tous frais compris).

2^e. — Une excursion en Tunisie et en Algérie, du 19 janvier au 20 février 1899.
Prix au départ de Paris : 1^{re} classe, 1,150 fr. ; 2^e classe, 1,040 fr. (tous frais compris).

S'adresser pour renseignements et billets, aux bureaux de l'agence des « Voyages Modernes », 1, rue de l'Echelle, à Paris.

Le Directeur : M. MANZI. — Le Gérant : G. BLONDIN.

Imprimerie chromotypographique Jean Boussod, Manzi, Joyant & C^{ie} Asnières.

LA PARISIENNE AU BOIS

(REVUETTE)

PROLOGUE

(Aux Champs-Élysées, séjour des bienheureux)

LE BARON HAUSSMANN (à Alphand). — J'entends du bruit au-dessus de nos têtes..... Les travaux de Paris, sans doute?... L'Exposition de 1900?... Qu'en pensez-vous, cher ami?

ALPHAND. — Ce sont tout simplement les premiers coups de pioche du métropolitain destiné à rapprocher les deux grandes

promenades parisiennes qui furent notre œuvre, cher baron, le bois de Boulogne et le bois de Vincennes.

LE BARON HAUSSMANN. — Dites donc, Alphand, si nous demandions un laissez-passer à Pluton ? Une envie folle me prend d'aller revoir, sinon le bois de Vincennes, qu'Ernest Picard m'accusait plaisamment de vouloir aérer, du moins le bois de Boulogne, que nous avons enfanté, dessiné, planté, où nous avons mis des îles, des cascades, des ponts, en un mot notre



Cliché Carle de Maitbourg

XI 1

fil verdoyant et chéri. Cela ne vous sourirait-il pas à vous aussi, un petit tour là-haut? (Sur un signe d'acquiescement d'Alphand) : Justement, voici Pluton qui passe. (A Pluton). Seigneur et maître, Alphand et moi, nous voudrions un jour de congé pour aller revoir Paris. Vous plairait-il de nous octroyer cette courte fugue?

PLUTON. — Accordé, à une condition, c'est que pendant ce temps-là vous me débarrasserez de Proserpine.

Pluton rentre dans ses appartements. Le baron Haussmann, M. Alphand — et Proserpine, — montent dans la barque à Caron. Par une suite ininterrompue de lacs souterrains, les voyageurs débouchent dans le bois de Boulogne, à la hauteur de l'allée constituant la promenade connue sous le nom de Tour du Lac, qui n'a jamais été en réalité qu'un demi-tour.)

ACTE I^{er}

SCÈNE I^{re}

Devant l'allée du Tour du Lac

LE BARON HAUSSMANN, M. ALPHAND, PROSERPINE

LE BARON HAUSSMANN. — La voilà donc, cette allée le long de laquelle nous avons vu défiler toutes les beautés de la Cour impériale, les cocodettes étincelantes, les fastueuses étrangères pour lesquelles Gil Pérès, dans *Le Brésilien*, imagina la familière appellation de « rastaquouères ». C'est à ce tournant, au bout de cet étang, que stationnait longuement, anxieuse de

voir si elle serait enfin saluée par les femmes du monde, la blonde et discutée

Madame Musard. Le long de cette Allée des cavaliers ont caracolé les écuyères en renom

alors, Cora Pearl, Skyttles, sous l'œil tantôt approbateur, tantôt sévère de ce juge impeccable d'un cheval bien mis et d'un homme ou d'une femme bien en selle, Mackenzie Grieves... Que de souvenirs s'éveillent en moi devant ces fantômes évoqués d'un luxe auquel nous avons donné son cadre de verdure et de fraîcheur! Mais, Alphand, que regardez-vous de côté et d'autre d'un air préoccupé; qu'est-ce que vous cherchez ainsi autour de vous?

ALPHAND. — Du monde, parbleu, des promeneurs. Je ne vois pas un chat autour du lac, et cependant nous voici en plein jour. C'est l'heure où autrefois cette promenade se sillonnait de landaus, de calèches et — c'était encore la mode alors — de daumonts, de postes, où s'étaient les crinolines, où s'étagaient les bavolets des chapeaux. Regardez, plus rien, plus personne! Un garde, un cygne, et c'est tout.

LE BARON HAUSSMANN. — Il est certain que le Tour du Lac d'aujourd'hui manque terriblement de femmes.

PROSERPINE, qui n'a encore rien dit, baissant les yeux. — Et d'hommes!

SCÈNE II

Les mêmes, LA FÉE DU BOIS DE BOULOGNE et UN GOMMEUX.

LA FÉE DU BOIS DE BOULOGNE. — La femme demande



Cliché Carle de Mazibourg.

dée, la voilà! (Elle sourit gracieusement aux deux hommes.)

LE GOMMEUX (à Proserpine). — Si Madame a le plus léger besoin de mes services?

LA FÉE DU BOIS DE BOULOGNE (au baron Haussmann et à Alphand). — Vos noms, nobles étrangers?

LE BARON HAUSSMANN. — Vous lirez, quand vous voudrez, le mien, ma belle enfant, sur le boulevard qui joint ici tout près l'avenue Friedland. Quant à Monsieur (designant Alphand), il a sa statue à deux pas d'ici. Cela doit vous suffire.

LA FÉE. — Quelle bonne brise vous amène dans mes bocages?

LE BARON (après s'être nommé et avoir nommé Alphand à la Fée). — Le désir bien naturel de vous voir, depuis tantôt un demi-siècle que nous vous avons mise au monde.

LA FÉE DU BOIS DE BOULOGNE (avec attendrissement). — Mes pères! (Après quelques secondes données à l'émotion filiale.) C'est alors moi qui aurai la joie d'être votre guide (à la Fée): Suivez-moi.... (Au bout de quelques minutes, elle trouve devant elle une jeune femme « dernier cri ». La présentant): La Potinière, Messieurs, chapeaux bas!

SCÈNE III

Les mêmes, LA POTINIÈRE, LA FEMME A CHEVAL

LE BARON HAUSSMANN (à la Potinière). — Pardon, Madame mais je suis d'origine alsacienne et je confonds facilement les B avec les P. Est-ce à la Potinière ou à la Bodinière que j'ai l'honneur de parler?



Cliché Carle de Mazibourg.



Cliché Carle de Mazibourg.

LA POTINIÈRE. — A la Potinière, baron, le grand rendez-vous des élégances, le carrefour du luxe chic. (A Proserpine.) Ici,



Cliché Carlo de Mazibourg

Madame, les femmes du monde sont seules admises au stationnement. Les autres, et encore les plus hardies parmi ces autres, se bornent à passer et à regarder de loin. Les charmantes jeunes femmes et jeunes filles que vous voyez là prennent un repos, mérité généralement, entre deux sports. Elles causent, flirtent, échangent un souvenir sur le bal de la veille, une remarque sur la toilette de la voisine d'aujourd'hui, un potin sur les rencontres d'amours qui se cachent. Tout cela jacassé entre deux tours de promenade le long des arbres ou simplement à une portière de coupé en hiver, sur un marchepied de victoria en été. Messieurs et Madame, la Potinière, c'est le petit coin ombré et feuillu où babillent, s'agitent, font et défont des réputations, ces deux mille personnages des deux sexes qui se sont appelés ou laissé appeler crème ou gratin et qui considèrent la vie comme assez douce à vivre.

LE BARON HAUSSMANN (après avoir regardé avec attention les coupés et les victorias au goût du jour). — Eh bien, moi, ce que je ne leur envie pas, à vos deux mille triés sur le volet, c'est leurs voitures. Quatre fois trop hautes, ces capotes de victorias. Ne trouvez-vous pas, Alphand, et si peu galantes! Elles masquent, à ceux qui sont derrière, la nuque, la chute d'épaules, toutes ces gentilles choses que laissent entrevoir de mon temps des formes plus basses, plus... comment dirai-je?... décolletées.

ALPHAND. — Absolument de votre avis. Du reste, regardez aussi les coupés actuels, avec leurs glaces grandes comme la main. On dirait des judas de couvent. (Au gommeux.) Vous devez être obligé de vous disloquer, pour reconnaître une femme dans ce cloître-là. (Galamment, à Proserpine.) N'avez jamais de coupé nouveau genre, Madame... Votre mari lui-même ne distinguerait pas vos traits s'il passait devant vous.

LA POTINIÈRE. — Je ne conteste pas, Messieurs, que le coupé et la victoria de votre temps aient eu plus de chic qu'aujourd'hui, mais (leur désignant un mail qui passe ventre à terre)



Cliché Carlo de Mazibourg

vous m'avouerez que, pour une voiture, voilà une voiture.

LE BARON HAUSSMANN (à Alphand, après avoir regardé le véhicule désigné). — C'est, n'est-ce pas, ce que de mon temps, en plus petit, nous appelions un break?

LA POTINIÈRE (dédaignusement). — Vieux jeu, le break, Monsieur, relégué à l'état d'omnibus pour officiers. Ceci, c'est (enflant la voix) un mail, ou si vous aimez mieux, un drag, le Léviathan des modes de locomotion sur terre, la tour Eiffel trainée par des chevaux.

ALPHAND. — Peste soit de l'invention!... (Suivant de l'œil un mail qui file ventre à terre dans la direction d'Auteuil.) Regardez-moi ces chapeaux d'hommes qui se zèbrent d'éraflures à chaque contact avec une branche d'arbre... Et ces femmes qui se cramponnent désespérément pour ne pas tomber!... La promenade en mail doit rentrer dans la catégorie de ces amusements chics qui ont fait dire à Lord Chesterfield: « La vie serait supportable sans les plaisirs. »

LE BARON HAUSSMANN. — Et ceci donc! (Il montre une voiture dite tonneau). Une femme du monde en face de son groom qu'elle conduit. C'est joli!

ALPHAND. — Sans compter qu'avec cette mode de mener de côté, c'est la voiture aux torticolis.

LA POTINIÈRE (piquée). — Vous aimez sans doute mieux l'affreux landau en drap bleu passé où se carraient, de votre



Cliché Carlo de Mazibourg

temps, les deux personnages étranges auxquels vos gandins ont donné le nom d'affreux insectes?

LE BARON. — C'étaient nos repoussoirs. Tous les bons tableaux ont besoin de ces antithèses.

LA POTINIÈRE (souriant). — Allons, calmez-vous sur le passé, baron, et, ainsi qu'on dit dans le meilleur monde, pigez-moi cela. (Elle lui montre la femme à cheval.) Est-ce que vos sportwomen, comme disent les journaux d'aujourd'hui, montaient aussi bien que celle-ci?

LE BARON HAUSSMANN (après avoir regardé l'amazone). — Assurément non, et sur ce point je vous rends les armes. La moyenne des femmes à cheval, il y a quarante ans, ne constituait qu'un peloton assez médiocre. (A la femme à cheval.) Veuillez me dire, Madame, pour quelle cause vous montez mieux à cheval sans doute que Madame votre mère (se reprenant galamment) ou votre grand-mère.

LA FEMME A CHEVAL (après s'être assujettie sur sa selle pour se placer dans une attitude de conférencière). — Pour cette première cause, très importante, que j'ai été campée sur un cheval de meilleure heure que ne l'avait été maman. Pour ce second motif ensuite que nous vivons beaucoup plus longtemps à la cam-

pagne qu'autrefois et que nous avons, par conséquent, beaucoup plus de temps pour monter. Enfin, quand nous sommes à Paris, nous mettons beaucoup plus que nos grand'mères le pied à l'étrier, pour cette simple raison que nos hôtels ou nos appar-

tements sont situés près du Bois, tandis que nos parents demeureraient rue de la Chaussée-d'Antin, rue Blanche, à cent lieues de l'Allée des Cavaliers. *(Avant de piquer des deux)*. Monsieur le baron, je suis infiniment flattée de vos éloges, et je ne redirai pas



Cliché Carle de Mazibourg.

à grand'maman le peu de bien que vous pensez des femmes à cheval d'autrefois.

(Elle salue de la cravache et s'enfonce dans la direction du champ de courses d'Auteuil. Le baron Haussmann et Alphand la suivent des

yeux. Tout à coup ils poussent un cri. Le cheval et celle qui le monte se sont heurtés à une bicyclette. Chute d'amazone concomitante à une dégringolade de pédaleuse. Carambolage. Les deux dames se relèvent sans s'être fait trop de bosses, et, se reconnaissant pour des amies, rient de l'aventure. Puis l'une et l'autre, ayant remis cheval et bicyclette à la

garde d'un valet de pied, se mêlent au groupe de curieux qui s'est formé autour du baron et d'Alphand. Présentations.)

LA PÉDALEUSE (à Haussmann et à Alphand, qui les contemplent avec des marques accusées d'étonnement). — Vous devez venir de très

loin, Messieurs, car il me paraît que vous n'avez jamais vu une bicycliste ?

LE BARON. — Nous arrivons des Enfers, Mesdames. C'est même notre séjour prolongé au pays des ombres qui nous a



Cliché Carle de Mazbourg.

empêchés de nous tenir au courant des transformations du vélocipède, cette machine informe dont tout Paris s'est moqué aux environs de 1870. Que de progrès accomplis ! Je n'en reviens pas. C'est en un clin d'œil que vous avez avalé cette avenue, dont je ne me rappelle plus le nom.

SCÈNE IV

Les mêmes, L'ALLÉE DES ACACIAS

L'ALLÉE DES ACACIAS. — L'Allée des Acacias, et qui se nommera elle-même, Messieurs, si vous le voulez bien, la

grande avenue à la mode, le vert couloir par où passent toutes les sociétés parisiennes (*montrant la Potinière*), car je ne suis pas exclusive comme Mesdames, mais au contraire, une bonne fille accueillante pour le pauvre demi-monde.

M. ALPHAND (*regardant deux vieux messieurs qui lutinent une pédalesse arrêtée aux environs du tir aux pigeons*). — Il me semble, en effet, que vous n'affichez pas une austérité inquiétante pour les mères d'actrices.

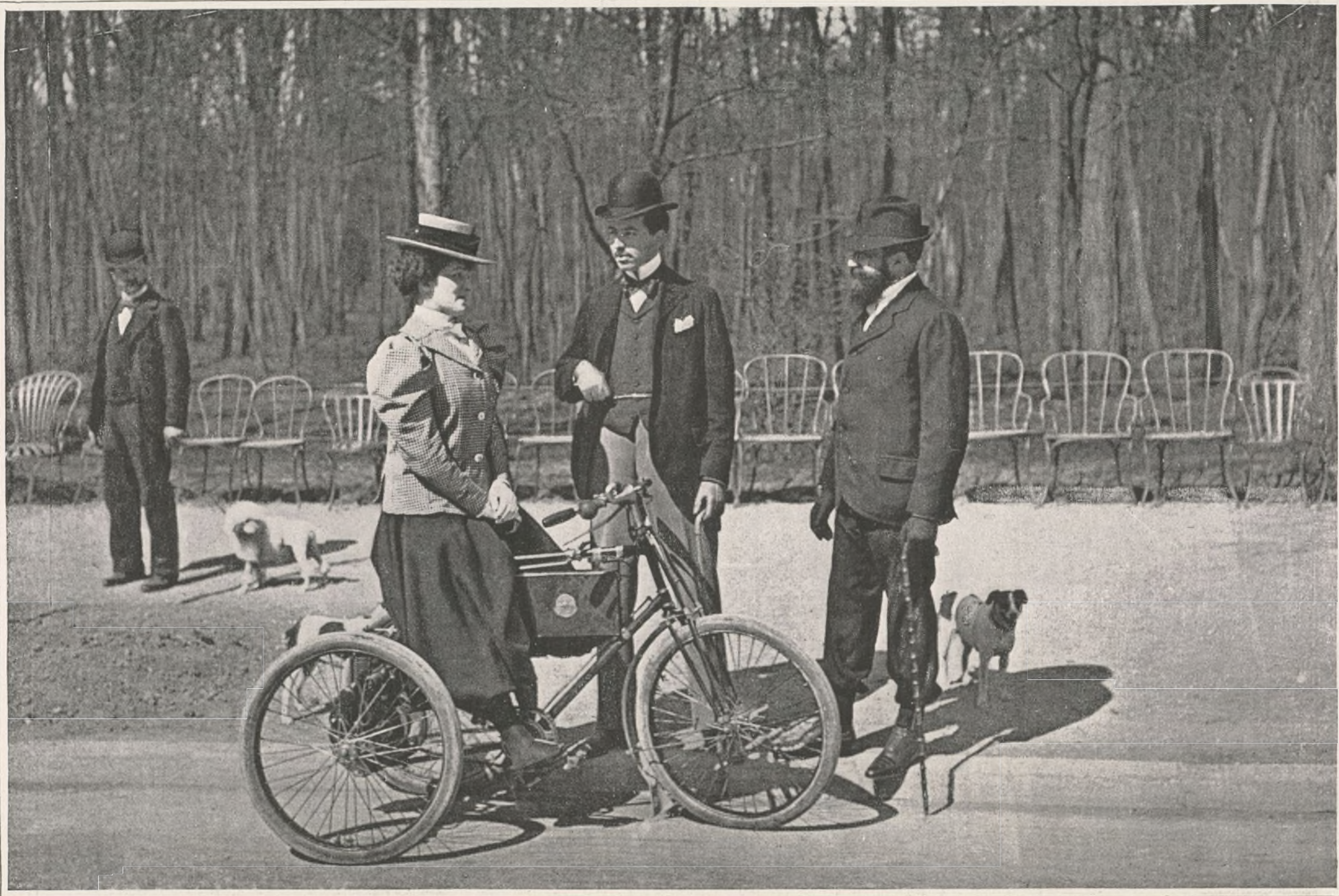
L'ALLÉE DES ACACIAS. — Je vis avec mon siècle, voilà tout, et chacun me sait gré de mon éclectisme. Le jour où le prince de Sagan a coupé des arbres dans le bois, il m'a épargné mes ramures. D'ailleurs, si tous les mondes se rencontrent chez moi, c'est sans fusionner. A peine si quelques jeunes gens mettent trop peu de secondes entre une poignée de mains octroyée à une demoiselle et un shake-hand dévolu à une femme mariée en justes noces. Et, après tout, quand même mon salon aérien

tolérerait un peu de confusion entre les deux mondes, n'obéirait-il pas à une tradition regrettable, mais ancienne, qui date de votre temps?

LE BARON. — Vous êtes toute excusée, Madame l'Allée, et pour vous le prouver je vous poserai une question de toilette assez délicate. Daignez me dire pourquoi vos élégantes de tous les mondes qui montent à bicyclette préfèrent la jupe au pantalon, qui me semblerait beaucoup plus commode?

L'ALLÉE DES ACACIAS. — Depuis que le monde est monde, avez-vous jamais vu une fille d'Eve qui ait hésité entre un vêtement simplement commode et un autre l'avantageant? La jupe avant. Ne cherchez pas ailleurs le secret de sa victoire.

ALPHAND (*après avoir regardé de droite et gauche du côté des contre-allées*). — Que de femmes à pied! Il faut avouer, baron, qu'elles étaient bien plus indolentes, nos contemporaines. C'était la croix et la bannière pour les faire descendre d'une vic-



Cliché Carle de Mazibourg.

toria ou d'un coupé, pour mettre un pied devant l'autre. Quand une femme se promenait autour du lac, on pouvait parier dix louis contre un que c'était une Anglaise.

L'ALLÉE DES ACACIAS. — C'est, en effet, les Anglaises qui ont appris aux Parisiennes qu'un shopping rue de la Paix ne suffit pas à dégourdir les jambes. Et toutes les Parisiennes doivent remercier les Anglaises, car le long de nos marronniers, de nos platanes, ou plus loin encore, au Pré Catelan, à la mare d'Auteuil, un peu partout, leurs poumons s'emplissent de bon air, tandis que, si j'ai été bien renseignée, les femmes de votre temps, dignes héritières des femmelettes du siècle dernier, ennuyaient souvent leurs amants avec leurs vapeurs.

SCÈNE V

Les mêmes, LA FEMME AUTOMOBILE

LA FEMME AUTOMOBILE. — La vapeur! Qui parle de vapeur? La vapeur, en voilà!

(*Elle siffle un jet de fumée au pétrole.*)

LE BARON. — Quelle odieuse odeur! (*Regardant la voiture.*) Tiens! pas de cheval... C'est toujours le progrès, cela?

L'AUTOMOBILE. — Même le fin des fins en matière de progrès. L'automobile est le grand engin des courses vertigineuses. Moi qui vous parle, je puis faire actuellement trente kilomètres à l'heure à travers le Bois.

LE BARON. — Et vous avez le temps de voir quelque chose sur votre parcours?

L'AUTOMOBILE. — Absolument rien.

ALPHAND. — Alors souffrez que je vous demande le mobile qui vous pousse à dévorer tous ces kilomètres dans un bois qui serait si joli à regarder, plutôt que sur les routes départementales?

L'AUTOMOBILE. — Je serai franche avec vous. Si je me promène dans le Bois, c'est surtout pour étonner les populations. Le jour où l'on ne se retournera plus pour me regarder et se boucher le nez, on ne me verra plus à Paris... Mais, pardon, je n'ai pas le droit de me montrer dans cette allée. Je file.

(*Elle disparaît dans la fumée.*)

LE BARON. — Bon voyage! Je doute que sa disparition définitive soit pleurée abondamment. Elle tient de la place, elle fait du bruit, elle ne sent pas la rose, elle constitue un danger perpétuel pour les passants. Elle n'est pas jolie...

L'ALLÉE DES ACACIAS. — Laissez passer cette mode. Quand elle aura bien et dûment remplacé les anciens véhicules, vous verrez qu'un malin inventera la traction par chevaux et qu'il fera fortune.

Tous. — Ainsi soit-il!

SCÈNE VI

Les mêmes, LA FÉE DU BOIS DE BOULOGNE

LA FÉE DU BOIS DE BOULOGNE (*au baron et à Alphand*). — Vous avez tout contemplé à loisir en mon absence. Dites-moi donc maintenant ce qui vous semble de ce que vous appelez votre œuvre? Suis-je plus attrayante ou moins séduisante qu'au temps de mon enfance, alors que vous m'allaitiez aux mamelles des premières vaches du pré Catelan? Parlez donc sans haine et sans crainte, mais aussi en vous affranchissant de cette tendance familière aux vieillards, le culte du passé, la haine de tout ce qui ne leur rappelle pas leur jeunesse.

HAUSSMANN. — Vous êtes trop captivante, belle Fée, pour que je me prononce à une première visite... Veuillez donc me dire quel est votre jour, car aujourd'hui je vous ai prise à l'improviste.

LA FÉE DU BOIS DE BOULOGNE. — Comment, mon jour ?

LE BARON HAUSSMANN. — Sans doute. Le « gratin », comme vous dites, a organisé des « jours » pour se retrouver loin des « tonpins », comme vous dites encore. Le Théâtre-Français a ses mardis, l'Opéra est tantôt chic le lundi, tantôt le vendredi, rarement le mercredi. L'Opéra-Comique vient de créer un jeudi. Quel est le jour chic du Bois ?

LA FÉE DU BOIS DE BOULOGNE. — Difficile à préciser... Peut-être le vendredi, en souvenir peut-être du fameux vendredi saint de la promenade aux Longchamps. En tous cas, un jour tout à fait « anti-Bois », c'est le lundi. Pour quelle cause ? Est-ce que gens et bêtes sortent plus le dimanche et sont plus fatigués le lendemain ? Toujours est-il que le Bois fait le lundi comme l'ouvrier parisien. Il chôme ou à peu près.

ALPHAND. — Et les heures ?

LA FÉE DU BOIS DE BOULOGNE. — Variables, bien entendu, selon la saison, mais généralement le matin, de midi moins le quart à midi un quart, car on déjeune maintenant beaucoup plus tard que dans votre temps, et en été, quelquefois jusqu'à sept heures et demie. Il n'y a, à vrai dire, pas d'heure déterminée pour aller au Bois, attendu qu'une Parisienne pourrait, à la rigueur, y passer sa journée tout entière. Avec la promenade à pied, les divers moyens de locomotion, tous les sports, y compris, pendant l'été, le tennis de l'île de Puteaux, ce prolongement du Bois, je me charge de ne pas l'ennuyer un seul instant, en toute saison, depuis le jour levé jusqu'à la nuit tombée. Il va de soi que je me charge aussi de la nourrir, soit qu'elle aille bravement, visage découvert, déjeuner au Pavillon d'Armenonville, à Madrid, à la Cascade, au Pavillon Chinois, soit qu'elle attende, le soir, les ombres protectrices, pour s'aventurer dans un bosquet avec le bien-aimé, la main dans la main, sous les violons des tziganes. Mais qu'avez-vous, baron ? il me semble que vous ne m'écoutez plus. Pourquoi ces calculs sur vos doigts ?

LE BARON. — Une simple soustraction. Déduction faite des heures que la Parisienne passe au Bois, je cherche à compter ce qui lui reste de temps pour son mari et pour ses enfants.

LA FÉE DU BOIS DE BOULOGNE. — Peut-être un peu moins que ne l'exigerait une saine répartition des heures du jour. Mais ne la maudissez cependant pas trop de se plaire si longuement dans mon enceinte. La vie salubre qu'elle y mène n'est pas seulement fortifiante pour ses muscles, elle a le grand mérite d'être une occupation. Et c'est leur oisiveté qui a perdu tant de vos contemporaines. Les sports à la mode actuellement sont une sauvegarde. Voyez les Anglaises. Est-ce qu'elles pensent une minute à mal devant les gaillards, cependant taillés parfois en Apollons, avec lesquels elles poussent une raquette de tennis ? La femme qui se garçonnise par les exercices athlétiques n'est qu'une médiocre recrue pour Vénus. Du fond des Enfers, baron, vous découvrirez un jour, à l'aide des rayons X braqués dans cette direction, Paris régénéré par la vie au grand air.

ALPHAND. — Me voilà converti, Madame, et prêt à crier avec vous : Vive le Bois de Boulogne ! le Bois *for ever* !

HAUSSMANN. — Le Bois depuis le matin jusqu'au soir !

LA FÉE DU BOIS DE BOULOGNE. — En attendant la nuit.

LE BARON ET ALPHAND (ensemble). — Comment, la nuit !...

LA FÉE DU BOIS DE BOULOGNE. — Sans doute. Le Bois éclairé de minuit à cinq heures du matin, le Bois noctambule.

LE BARON HAUSSMANN (enthousiasmé). — Le Bois éclairé la nuit ? Quel rêve ! (A la fée du Bois.) Devance ce moment, ô déesse ! et que ta baguette nous montre les éblouissements dont tu viens de nous parler. La nuit justement vient de tomber.

(La fée fait un geste avec sa baguette : soudain d'immenses projections lumineuses inondent les allées, chassent les dernières ombres, fouillent les recoins discrets, ces derniers salons où l'on cause peu, éclairent Proserpine et le jeune gommeux, déambulant lentement. On entend la voix im-



Cliché Carte de Mazibourg.



Cliché Carte de Mazibourg.

périeuse de Pluton venant des entrailles de la terre, le long d'un regard.)

Roi des Enfers, c'est moi qui vous appelle !

(Le baron et Alphand tressaillent. Ils prêtent l'oreille et reconnaissent le pas du dieu.)

PROSERPINE (tristement, à part). — Et ne pas pouvoir dire : Le diable l'emporte !

SCÈNE VII

Les mêmes, PLUTON

(Les ombres obéissant à regret, se rangent derrière Pluton ; celui-ci



fait demi-tour dans la direction du garage de la barque à Caron.)
 PROSERPINE (*qui n'a pas bougé*). — Déjà !
 PLUTON. — Reste, si tu veux, toi. (*A la fée du bois de Boulogne.*)
 Mais toi, en échange, livre-moi une Parisienne.

LA FÉE DU BOIS DE BOULOGNE. — Enlève-la alors comme tu
 fis autrefois de Proserpine, car jamais une Parisienne ne me
 quittera de plein gré pour l'Enfer, parce que je suis le Paradis.
 GASTON JOLLIVET.

ALBERT LYNCH



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright 1899, by Jean Bousset, Maizi, Joyant & Co.

UNE FLEUR !

Ayuntamiento de Madrid

GASTON GÉLIBERT



INDISCRÉTION RARE

Ayuntamiento de Madrid



CRÈCHE DE LA COLLECTION GRAFENRIED DE VILLARS, AU CHATEAU DE MORAT (SUISSE), D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE COMMUNIQUÉE PAR M. NIFFLE-ANSIAUX, VICE-CONSUL DE PORTUGAL A NAMUR

La Crèche — « Il Presepio »

DIEU le Père, en habit d'Empereur, assis sur son trône de chêne sculpté dont il part des éclairs quand il veut, caressa sa longue barbe blanche et promena son regard sur l'assemblée des Anges, des Trônes, des Domina-

tions, des Vertus, des Séraphins et des Saints de toute espèce, convoqués pour ce matin-là et il leur dit :
« Mes enfants, je commence à me faire vieux ; il y a bien longtemps que je caresse le projet d'un voyage sur la Terre pour voir par moi-même et de plus près comment les choses s'y passent, car mes ministres et la presse me renseignent insuffisamment. Je soupçonne que tout va de mal en pis, et comme, au total, je suis un peu responsable des faits et gestes de ma fille Humanité, puisque je suis son père, je voudrais aller chez elle et la tancer comme il convient. Mais l'âge m'alourdit un peu, et je vous ai réunis pour faire devant vous la solennelle remise de mes pouvoirs à mon fils bien-aimé, Jésus, qui fera le voyage en mon lieu et place. »

Le doux Jésus interpellé, parut stupéfait de cette nouvelle et de cette investiture auxquelles il ne s'attendait pas. Il se leva et parut, beau et resplendissant dans sa tunique en fils de cristal. Il dit :

« Mon père, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire. Mais je vous dirai tout net que le voyage à la Terre ne me séduit pas. Une fois déjà, comment l'oublierais-je ? vous m'avez envoyé vers votre fille Humanité : elle m'a traité de sorte à me dégoûter pour jamais de son approche ; elle m'a tourmenté, fait mourir. Non, merci, je n'y retourne plus. »

Dieu le Père caressa sa barbe chenue, et se remémorant soudain tous les mauvais traitements que l'Humanité avait fait subir à son frère cadet, il murmura : « C'est vrai ; j'ai là deux enfants qui font mauvais ménage. Allons, mes amis, qui veut se dévouer ? Un voyage à la Terre ! Voyons, toi, par exemple, Saint-Esprit, qui as le déplacement facile !

— Très Puissant Roi du Monde, répondit le Saint-Esprit après quelques minutes d'hésitation, par déférence et amour pour Votre Omnipotence, j'irai vers les humains. Souffrez seulement que j'adopte, pour ce voyage, la forme de colombe, que

j'affectionne dans mes tournées et qui joint, à la rapidité du vol, l'avantage de me laisser passer incognito, aussi inaperçu qu'un des pigeons de Saint-Marc ou de Constantinople. »

Dieu le Père acquiesça du chef, et un murmure courut les rangs des anges qui, de joie, agitaient leurs ailes. Soudain, le Saint-Esprit, qui s'était rassisi, se releva et, levant le bras, s'écria : « Non, non ! Je ne pars pas ! »

Les anges dirent entre eux, en hollandais — car on sait que les travaux considérables du savant Goripius ont établi de façon péremptoire que le hollandais est la langue du Paradis — les anges dirent entre eux : « Le Saint-Esprit paraît affecté d'une certaine versatilité dans ses jugements. »

Dieu le Père, courroucé, avait regardé le voyageur récalcitrant d'un œil surpris.

Il demanda : « Qu'est-ce à dire, spirituelle Essence !

— Ce qu'il y a, mon Maître ? Il y a que je redoute la cruauté des hommes, leur rage de tuer tout ce qui vole dans les airs... »

Dieu le Père acquiesça d'un signe et laissa retomber sur son genou sa dextre découragée décidée à partir.

Mais Jésus, qui de sa nature est bon et sensible comme l'agneau, ne put souffrir de voir son vieux père s'exposer aux fatigues et aux dangers d'une si périlleuse traversée. Ayant incliné son front dans la paume de sa main cicatrisée, il prit l'attitude du Penseroso et médita.

Après qu'il eut médité, il leva le doigt pour demander la parole et dit : « Père vénéré, tu n'iras pas sur la Terre, où tant d'hommes te recevraient mal. J'ai trouvé le moyen de tout concilier, et je serai ton ambassade. Seulement, ce ne sera pas le Christ adulte qui ira



sur la Terre, ce sera l'Enfant Jésus, le Bambino inoffensif et inaperçu; ainsi je ne risquerai rien et verrai tout, comme mon cousin Noël quand il va, armé d'une échelle, faire glisser des boîtes de jouets dans les cheminées des humains.

Tout étant ainsi ordonné, il s'éleva un léger murmure du côté des femmes, les saintes du Paradis, qui étaient massées devant un portique d'azur, sur le côté; elles étaient assises en rond dans des stalles délicatement sculptées, et des parfums suaves brûlaient devant elles.

Le Seigneur se méprit sur le sens et la portée de ce murmure, car il leur dit, avec son malicieux sourire: « Oui, Mesdames, je sais; la séance dure bien longtemps, et ce silence prolongé vous pèse. Mais patience, nous avons fini. »

Alors sainte Cécile, qui est la plus jolie et la plus brave des femmes du ciel, s'avança à la barre et dit:

« Puissant Roi de l'Univers, tu exerces à tort les traits de ta divine malice contre le bavardage de notre sexe, car ce n'est pas un motif futile qui nous a fait nous départir du mutisme religieux dans lequel nous avons assisté jusqu'à ce moment à vos débats. Mais de même que la valeur guerrière appartient aux hommes, comme saint Michel, saint Georges ou saint Jacques de Compostelle qui combattit à Clavijo, de même la tendresse et la sollicitude sont l'apanage des femmes, et nous eussions manqué à notre devoir si nous ne nous fussions préoccupées du sort de ce divin Enfant, qui va partir pour un si rude voyage. Nous ne le laisserons pas s'aventurer seul, j'accepte la sainte mission que mes compagnes viennent de me décerner; j'accompagnerai le Divin Enfant.

Le chœur des Trônes, spécialement attaché à la personne de la sainte à cause de ses goûts mélodiques, entonna en plainchant, à ces mots, le fameux répons de la messe de Pales-trina: « Amen! »

Ce fut comme la diane d'un départ. Les Dominations soufflèrent dans les trompettes; l'ange exterminateur battait pacifiquement la mesure avec son épée joyeusement flamboyante; des voix sérapiques mêlaient leurs harmonieux accords sous les lambris blancs et dorés de la vaste coupole, faite de nuages irisés et mordorés par les teux rasants du soleil; des anges flabellifères agitaient lentement l'atmosphère parfumée par les effluves de la myrrhe et de l'encens, par les gerbes de lis et de roses, par des brasiers qui fumaient sur les trépieds d'or; et, la tête penchée sur l'abîme, tous ces célestes apôtres, vêtus de blanc, étagés sur la voûte d'azur comme on les voit au fronton du Portique de la Gloire, œuvre divine de Mateo, regardaient disparaître la forme blanche de l'Enfant Jésus, escorté de petits anges candides, dans sa descente vers la Terre.

Sainte Cécile, tenant l'Enfant Jésus par la main, se trouva tout à coup sur la grande route de Sorrente à Naples, sous les traits d'une pauvre femme errante, par une belle matinée d'avril de l'année 1506, sous le règne de Ferdinand III, roi d'Aragon et souverain des Deux-Siciles.

Le regard des deux voyageurs errait avec douceur et enthousiasme sur le splendide panorama de la baie napolitaine, sillonnée par des barques de pêche, longée par les rochers dorés du Pausillipe et de Sorrente, dominée par le cône rougeoyant du

Vésuve. Une tiédeur moite tombait du ciel bleu en nappe finement argentée dont le rayonnement diffus rendait l'ombre même lumineuse. Les maisons blanches re posaient comme de grands cubes de pierre sur la roche dorée et cuite par des siècles de soleil.



CRÈCHE NAPOLITAINE DU MUSÉE DE CLUNY, A PARIS

Le petit Jésus et sa compagne se trouvaient à l'entrée du village de Portici. Cécile était épuisée de fatigue. Elle s'assit sur les marches d'une vieille croix byzantine. Le soleil avait dépassé la moitié de sa course, et les ombres des tamaris s'allongeaient sur la route déserte. La sainte dit: « Trouverons-nous une bonne âme pour nous donner à coucher ce soir?

— Et à manger », ajouta le petit Jésus.

Comme ils devisaient ainsi, ils avisèrent une maisonnette





isolée derrière un bouquet de cactus. Ils s'approchèrent. Par la porte et la large baie de la fenêtre dégarnie de carreaux, ils virent un grand atelier rempli d'accessoires étranges, poupées, ustensiles, jouets de tous genres, rochers de carton, crucifix d'ivoire, statuettes de saints. Une enseigne qui grinçait sous une potence de fer portait ces mots : *Giubetto, pâtenostrier*.

Le patron était un homme qui pouvait avoir passé la cinquantaine; un collier de barbe grise encadrait sa bonne figure aux yeux plissés, au nez épais; des boucles argentées s'échappaient de son bonnet d'étoffe verte; il portait la culotte courte, souliers à boucle d'acier, bas chinés, veston brun à boutons de cuivre. Son attention était toute absorbée par la délicate opération à laquelle il se livrait : il collait un gros turban rond, surmonté d'une couronne et d'un croissant, sur la tête d'une poupée qui devait figurer un des rois Mages dans une grande crèche

en cours d'exécution. Il s'interrompit pour objurguer son chat, qui s'avancait à la sourdine sur l'établi, et il lui dit : « Naso (ainsi se nommait la bête), ne trempe pas ta patte dans le pot à colle! »

En relevant la tête pour rajuster ses lunettes, il vit, dans l'encadrement de la fenêtre dépourvue de vitres, sainte Cécile qui, dans la rue, portait le petit Jésus dans ses bras pour lui montrer de loin les belles poupées. Mais il plut à Dieu le Père qu'il ignorât absolument le caractère divin de ces passants.

Il fut seulement frappé par le costume étrange de cette femme, vêtue d'une robe rouge, la tête et les épaules drapées d'un haik bleu, comme on représente la Vierge sainte sur les enluminures des missels très vieux que les moines du mont Athos sauverent des invasions barbares.

Il pensa aussitôt : « Je serai secourable à cette pauvre femme, et parce qu'elle paraît être bien lasse, et parce que jamais mes



CRÈCHE FRANÇAISE, APPARTENANT A MADAME JOURDE, DE FONTAINEBLEAU

yeux n'ont rencontré un si parfait modèle pour ciseler une vierge Marie. Saintes et saints du Paradis! cette mendiante et son enfant font un groupe à ravir une âme d'artiste! Aussi vrai qu'il n'est bonne lame que de Tolède, la patrie de notre feu vice-roi don Pèdre, j'appellerai cette pauvresse. »

A l'appel de l'artisan, sainte Cécile et Jésus approchèrent et se reposèrent sur l'escabeau qu'il leur montra. En versant de l'eau fraîche que contenait une cruche de terre rouge à panse ronde et à larges oreilles, il leur adressait des paroles civiles sur le sujet de la fatigue que procure la marche prolongée sous un soleil trop ardent.

Cécile souriait et remerciait. Le petit Jésus, curieux comme tous les enfants, avait déjà quitté son tabouret et regardait l'atelier, qui était des plus pittoresques. Car Giubetto sculptait sur le bois des « ymaiges » saintes, et plus spécialement des Nativités, dont Jésus avait sous les yeux une collection admirable.

On eut dit un musée de ces objets pieux, de ces représentations gracieuses par lesquelles s'est perpétuée à travers les âges la tradition de la Sainte Etable.

L'atelier en était rempli. Sous un baldaquin doré dont les nervures s'effilaient en langues flamboyantes, le bœuf et l'âne

tiraient la paille du râtelier devant un mur quadrillé par les pierres, et, entre Joseph et Marie, deux chérubins veillaient sur le sommeil du petit Dieu, posé sur la paille.

Il y en avait de toutes les tailles, de tous les genres, accrochés au mur ou posés sur des caisses.

Mais le chef-d'œuvre devant lequel Giubetto avait passé déjà dix années de sa vie, c'était sa grande crèche à trois cents personnages, échelonnés et groupés sur les flancs d'un riant vallon, autour du Bambino sacré, et dominés par l'Etoile des Bergers, qui était un diamant entouré de fils d'or.

O l'admirable, l'inouï, le prodigieux chef-d'œuvre! Le presepe, bien qu'il ne fût pas complet ainsi, occupait toute la largeur de l'atelier, qu'il semblait prolonger par la vision lointaine, à travers quelque baie béante, de tout un versant du Pausilippe. C'étaient des champs, des routes, des vignobles, des bourgades, des rochers peuplés de plusieurs centaines de personnages sculptés et vêtus avec une exactitude qui fait, de ces poupées, des modèles précieux et véridiques pour l'histoire du costume et des étoffes.

De riches et nombreuses caravanes accompagnaient les Mages; des nègres, le crâne tondu et enveloppé du turban,

vêtus de souquenilles brodées, portaient des coffrets de bijoux, des armes, des instruments de musique; des pages conduisaient un superbe cheval tout caparaçonné, qui figurait parmi les présents royaux. La vérité d'attitude et la vraisemblance des poses de tous ces personnages étaient surprenantes, tant ils semblaient tous, dans leur diversité éparse et complexe, orienter leur volonté, leur désir, leur démarche vers le but unique et commun, le pieux Bambino!

De crèche ou d'étable? il n'en était plus question. L'Enfant Divin reposait sur de petits coussins de velours rouge, posés sur un tapis de même étoffe jeté à même sur la roche, et la Vierge était vêtue avec élégance de satin rose piqué de choux bleus; aucune trace du bœuf ni de l'âne; dans l'air s'égrenait un vol léger et gracieux d'anges et de têtes ailées, d'amours portant des guirlandes de Fleurs; cette Vierge Marie, dans de tels atours et dans un tel décor, évoquait le souvenir païen d'une Vénus sou-

riant à son fils, et cette impression se précisait davantage par le spectacle voisin des ruines d'un temple grec aux chapiteaux corinthiens; à travers les piliers, dans une cella, se dressait la statue d'Apollon, et c'était toute la Renaissance qui s'affirmait là, dans cette promiscuité gracieuse du paganisme et des symboles chrétiens.

Cécile et Jésus promenaient curieusement leurs regards sur ces petits chefs-d'œuvre d'art et d'ingéniosité.

Sur le coin d'un établi, il y avait un *Repos de Jésus*, c'est-à-dire un de ces berceaux qu'on exposait devant l'autel la nuit de Noël, dans les couvents; et les religieuses défilaient, saisissaient le ruban qui pendait de la bercelette, et faisaient le simulacre de bercer l'Enfant divin, en balançant le petit lit, dans lequel reposait une poupée richement vêtue.

Le *Repos* de Giubetto était un petit chef-d'œuvre ciselé dans l'ivoire et l'ébène. Quatre colonnettes soutenaient un dais de



«PRESEPIO» DU MUSÉE SAN-MARTINO, A NAPLES

forme gracieuse, orné de clochettes; aux quatre coins, des pinacles supportaient des figures d'anges; les longs côtés de la berçoire étaient finement sculptés comme les panneaux d'un coffret; les faces d'avant et d'arrière étaient décorées d'un fenestrage à double baie géminée dont l'arcature s'appuyait sur des contreforts délicats, le tout élégamment rehaussé par des touches de couleur s'enlevant sur un fond rouge et or.

« Femme, dit Giubetto, devant ce patient chef-d'œuvre, il ne sera pas dit que ma maison aura été inhospitalière à l'enfant sans refuge. Ce berceau était destiné à ne recevoir que le simulacre de l'Enfant Jésus dans le couvent dont les supérieures m'ont fait la commande; je lui ai consacré toutes mes peines et toutes les ressources de mon art; c'est le seul berceau que je possède, encore est-il à Jésus. Mais Jésus ne m'en voudra pas, si je le prête une nuit au pauvre petit qui passe altéré par la poussière de la route et épuisé par la fatigue. Car il est dit dans l'Écriture : Laissez venir les petits enfants. »

Le soir était tombé. La lune argentait la crête des vagues sur le golfe miroitant. Cécile déposa l'Enfant divin dans le précieux berceau, devant le monumental « presepio »; elle s'assit auprès, pour la nuit, dans une grande chaire de chêne sculpté destinée aux stalles de l'église Saint-Jacques-des-Espagnols, et l'artisan,

heureux d'avoir secouru de pauvres gens, monta par son échelle à sa mansarde.

Giubetto s'endormit profondément. Déjà la lune avait accompli le tiers de sa course, lorsqu'il fut réveillé en sursaut. Il se frotta les yeux, à la fois émerveillé et épouvanté.

Il ne reconnaissait plus sa chambrette ni son atelier; la porte vitrée, les pots de fleurs, l'établi chargé de feuillures et de copeaux, tout le décor habituel de son travail quotidien avait disparu, et il fut tout dépaycé.

Ses oreilles percevaient une musique délicieuse, pareille aux modulations délicates du rossignol à l'aube, pareille au murmure céleste de l'orgue, au bruit de la brise dans le feuillage des lauriers roses, à l'écho d'un chant sacré qui s'envolerait par les ogives d'un monastère solitaire au fond d'un val lointain. C'était une mélodie surhumaine et céleste, dont les modulations vaporeuses s'épanouissaient dans les airs avec la douceur infinie des sonorités ouatées d'un concert divin.

« Où suis-je ? » fit Giubetto.

Il regarda autour de lui. Il vit des piliers de granit qui se courbaient par le haut en forme de nef et qui soutenaient la

voûte de leurs fuseaux quadrilobés; un air de langueur s'épan-
dait sur les choses dans des effluves capiteux d'encens et de
myrrhe; le reflet de la lune, traversant les vitraux, se teignait
de tous les tons de la flamme, des aurores et des couchants.

Il était dans une église inconnue. Au-dessus des autels, des
retables dorés étalaient les splendeurs de leurs colonnades et de
leurs statues de bois aux vives couleurs; une veilleuse brûlait
devant une Vierge au Pilier dont la console était pareille, avec
ses pendentifs découpés, à une chute de stalactites sous une
roche luisante et mordorée.

« Ça, qu'est ceci ? » se disait Giubetto, interloqué.

Il crut à un rêve. Non, pourtant, il se sentait bien éveillé, et
sa certitude fut affermie quand il aperçut à ses pieds Naso, qui
faisait le gros dos en ronronnant.

Et devant lui, le Presepio, le chef-d'œuvre, la crèche de ses
veilles et de son amour, était là aussi, — mais combien embellie
et transfigurée ! On eut dit que l'Esprit divin l'avait tout à coup
animée et radieusement parée. Les rayons de la lune argentaient

les piliers et les chapiteaux du portique, et se jouaient sur les
dorures, les broderies, les nacres et les épées. Dans les mains
des thuriféraires, des flabellifères et des esclaves royaux, les tor-
ches s'étaient d'elles-mêmes allumées, et c'était comme une pluie
d'étoiles qui aurait inondé le précieux édifice.

Les citharistes et les tambourinaires, les musiciens des rois
et les pasteurs qui jouent du chalumeau semblaient tous guidés
par une volonté invisible et souveraine, car ils faisaient réelle-
ment résonner les instruments dans un concert suave. Seule-
ment, au bas du rocher, devant l'escadron des escortes royales,
Giubetto voyait une figurine qu'il n'y avait pas mise, une femme
belle et divine, richement vêtue, avec de blonds cheveux qui
encadraient poétiquement l'ovale de son visage et qui ombrage-
aient le regard velouté de ses beaux yeux; et c'était véritable-
ment sainte Cécile, telle que les grands maîtres l'ont représentée
quand ils ont voulu transmettre sa gracieuse image à la postérité.

La sainte tenait appuyé contre son épaule un violon de fine
faïence dont son archet tirait des notes pathétiques, tendres et



célestes, et la divine mélodie guidait par son rythme grandiose
le chant de tous les instruments des musiciens épars sur les
flancs de la colline sainte.

Au pied des colonnes corinthiennes, la Vierge souriait, heu-
reuse, divinement belle, la tête légèrement penchée, avec une
expression d'amour infini et de bonheur dans le regard de ses
beaux yeux noirs aux longs cils.

Et ce regard allait au pieux Bambino, qui reposait sur un
tapis de velours au milieu du cercle formé par son Père, les ber-
gers et les Rois. Cet enfant miraculeux et rayonnant illuminait la
scène par la splendeur qui émanait de lui; il dormait au milieu
d'une auréole lumineuse et dorée dont la lueur radieuse met-
tait autour de lui, sur les ruines, les plantes, les étoffes et les
présents, des flammes ocre et roses, des pourpres et des rui-
sellements argentés.

Giubetto, éperdu et tremblant devant ce miracle, tomba pros-
terné sur les dalles. Il lui sembla que la musique divine se faisait
plus pressante, plus triomphale; il croyait percevoir le pas de
tous les personnages de la crèche soudainement vivifiés et mis
en marche. Il n'osait lever les yeux, mais il entendait ses figu-
rines se masser, se grouper autour de lui dans un cliquetis de
sabres, de pierreries, de bottes brodées; il se sentit soulevé de
terre, emporté par les cieux sur une somptueuse litière qu'escor-
taient tous les personnages, pauvres ou royaux, de son presepio
précieux.

Près de lui, Naso, pelotonné sur un coussin de velours,
ronronnait, paresseux et satisfait. Bergers, pêcheurs, mages et
marchands, dans le costume et l'attitude que leur avait donnés
l'artiste, s'élevaient aussi par les airs et l'accompagnaient. En
tête des musiciens, sainte Cécile faisait sortir de son violon les
accords les plus éperdument lyriques. Devant elle allait Jésus,
qui avait revêtu et repris sa figure d'homme, en robe blanche,
les cheveux longs, la barbe bifide, le regard plein de mansuétude
et d'éternelle beauté.

Tous suivaient, dans sa marche ascendante, l'Etoile de Mi-
racle, qui s'élevait lentement pour regagner ses sœurs, et sem-
blait attirer avec elle, en grappe mystique, cette ascension de
tout ce petit peuple, fils de l'imagination pieuse de Giubetto le
patenostrier.

Personne ne revit plus jamais Giubetto ni son chat.

Mais à la place de sa mesure, le lendemain matin, une ma-
jestueuse chapelle s'élevait, comme un abri pieux, autour de la
crèche monumentale à personnages. Encore aujourd'hui, des
miracles s'accomplissent dans ce sanctuaire élu de Jésus, qui
demeure comme un monument impérissable du passage du saint
Bambino sur la Terre.

LÉO CLARETIE.

(Illustrations de Firmin Bouisset)



Vittore Pisano

Dit EL PISANELLO

VITTORE Pisano, de Vérone, né vers 1380 mort vers 1456, n'était, naguère encore, célèbre, parmi les amateurs, que comme le plus grand des médailleurs de la Renaissance. Toutes ses médailles, une quarantaine, dont la première, celle de l'Empereur d'Orient, Jean Paléologue, venu

en Italie au Concile de Ferrare, date de 1438, portent, en effet, la marque d'un génie supérieur. L'artiste, viril et souple, s'y montre aussi magistral et résolu dans la mise en relief de ses

effigies claires et parlantes, qu'ingénieux et libre dans l'invention et l'arrangement de ses revers allégoriques. Depuis les maîtres grecs de Syracuse ou d'Athènes, personne, avant lui, n'avait su, durant de longs siècles, fixer, en de petits disques de métal, tant de vie et tant de poésie. Personne, après lui, parmi tant d'illustres successeurs, n'a pu le dépasser, ni le faire oublier. C'est toujours à lui que, dans cet art spécial, on a dû s'adresser pour obtenir les meilleurs conseils. Nos fiers ou charmants médailleurs contemporains, depuis quelques années, ont rajeuni, avec tant d'éclat, les vieilles traditions nationales quelque temps oubliées, Chapu, Ponscarre, Chaplain, Roty en tête, sont les élèves de Pisano autant que des Grecs.

Ce n'est pas comme médailleur, cependant, que Pisano était surtout glorifié par ses contemporains. Lui-même signe ses médailles: OPVS PISANI PICTORIS, Œuvre de Pisano, peintre. C'est comme peintre que les Républiques, les Papes, les Princes de l'Italie l'appel-

lent et se le disputent. A Venise, dans la grande salle du Palais Ducal, il exécute, en 1422, une fresque historique, *Othon, fils de Barberousse, implorant son père en faveur des Vénitiens*; à Florence, dans l'église del Tempio, il raconte la *Légende des Trois Pèlerins*; au château de Pavie, il représente sur les murailles d'un énorme salon (23 mètres de longueur sur 7 mètres de hauteur) qu'il couvre entièrement, des chasses, des pêches, des tournois, des promenades, tout le spectacle de la vie seigneuriale; à Rome, dans l'église Saint-Jean-de-Latran, il termine la *Vie de saint Jean-Baptiste* interrompue par la mort de Gentile da Fabriano; à Vérone, il décore des églises, San Fermo Maggiore et Santa Anastasia; à Mantoue, à Ferrare, où il séjourne souvent chez les Gonzagues et les princes d'Este, il laisse des retables, des tableaux, des portraits.

C'est comme peintre que les chroniqueurs et les poètes du temps le célèbrent à l'envi. Les latinistes Lionardo Dati, Guarino, Tito Vispasiano, Strozzi, Basinio, Porcelli, alignent, pour lui, en brèves épigrammes ou longs poèmes, leurs hexamètres et leurs pentamètres les plus virgiliens. Des rimeurs de cour, Ulisse de Aleotti, Angiolo Galli, lui envoient des sonnets. En 1456, dans son traité sur les *Hommes illustres*, Bartoloméo Facio le compte parmi les quatre grands peintres du siècle. Les trois autres sont: Gentile da

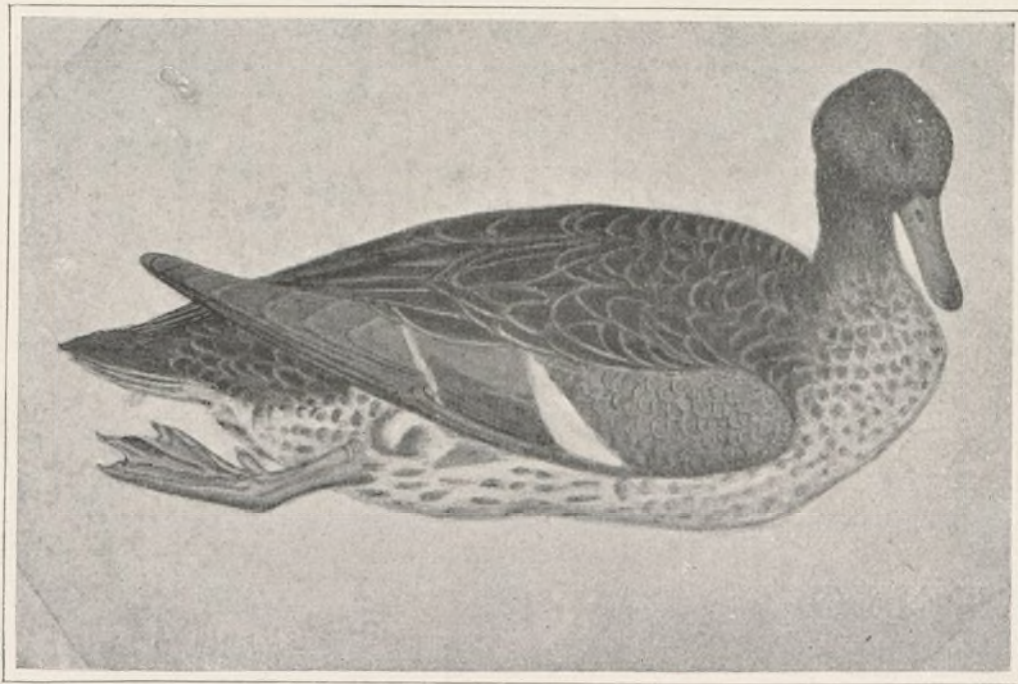
Fabriano, Jean Van Eyck, Rogier Van der Weyden. Un siècle après, Vasari le proclame encore l'égal de tous les peintres de



PORTAIT D'UNE PRINCESSE D'ESTE.

après, Vasari le proclame encore l'égal de tous les peintres de

son siècle. Tous s'accordent, dans le même enthousiasme, à reconnaître en lui une vivacité d'observation, une franchise d'exécution, un charme d'expression qui en font l'interprète le plus original et le plus séduisant de la vie contemporaine. Dans

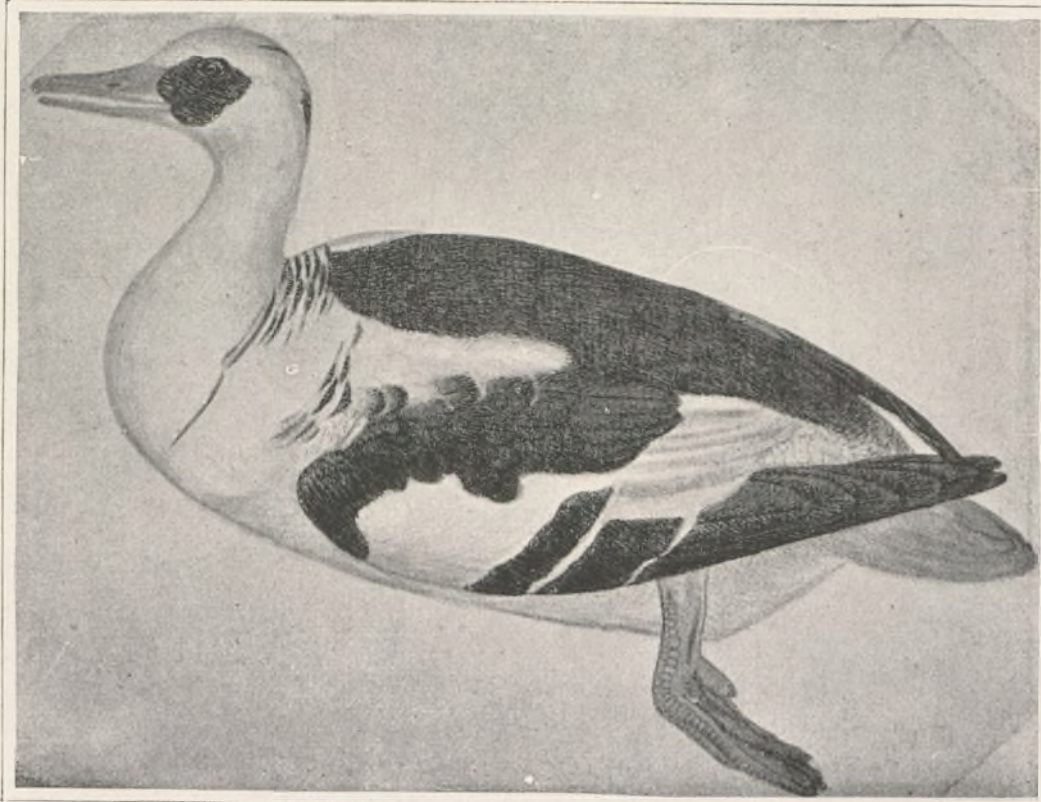


toutes ses compositions, ce qu'on admire surtout, c'est la vérité des portraits dont il aime à les remplir, c'est la science, libre et sûre, avec laquelle il représente, partout où il en peut placer, des animaux, des plantes, des paysages. Les recherches de l'érudition moderne, et surtout les récents et remarquables travaux de M. Adolfo Venturi et de M. Gustave Gruyer, ont confirmé, dans ces dernières années, les jugements admiratifs des compatriotes et contemporains de Pisano. Ce très grand artiste nous apparaît, décidément, dans l'histoire de la peinture, comme un des initiateurs les plus hardis et les plus heureux qu'ait produits la Renaissance au ^{xv}e siècle.

L'oubli relatif qui, sous ce rapport, couvrit longtemps sa gloire, s'explique par la disparition, presque complète, de ses peintures, et, notamment, des plus importantes, ses peintures murales. Il y a cinquante ans, les savants commentateurs de Vasari ne connaissaient qu'un tableau authentique, la *Vierge, Saint Antoine et Saint Georges* qui, de la collection Costabili, à Ferrare, est passée à la National Gallery de Londres. Tableau admirable, d'ailleurs, et bien suffisant, dans sa petitesse, pour donner idée de ce génie original, si savant déjà et toujours si juvénile! Une de ses grâces, celle d'être à la fois sincère et naïf comme un homme du Moyen Age, vivant et séduisant comme un homme de la Renaissance, y éclate avec un charme incomparable. Tandis que, dans la nuée, une douce Vierge embrassant son enfant, rappelle, par la simplicité et la tendresse du geste, comme par le chiffonnement des draperies, la foi et la manière des vieux miniaturistes, en bas, le bon Saint Antoine, chenu et barbu, sous l'épaisseur lourde de son froc de bure, faisant tinter sa clochette

semble, avec son air grave, un comparse égaré du célèbre groupe des ermites conduit par Jan Van Eyck, à Gand, vers le *Triomphe de l'Agneau*. A gauche, le Saint Georges, por-

tant une cotte bariolée sous ses pièces d'armure brillantes et de formes étranges, annonce ou rappelle Donatello, le Dona-



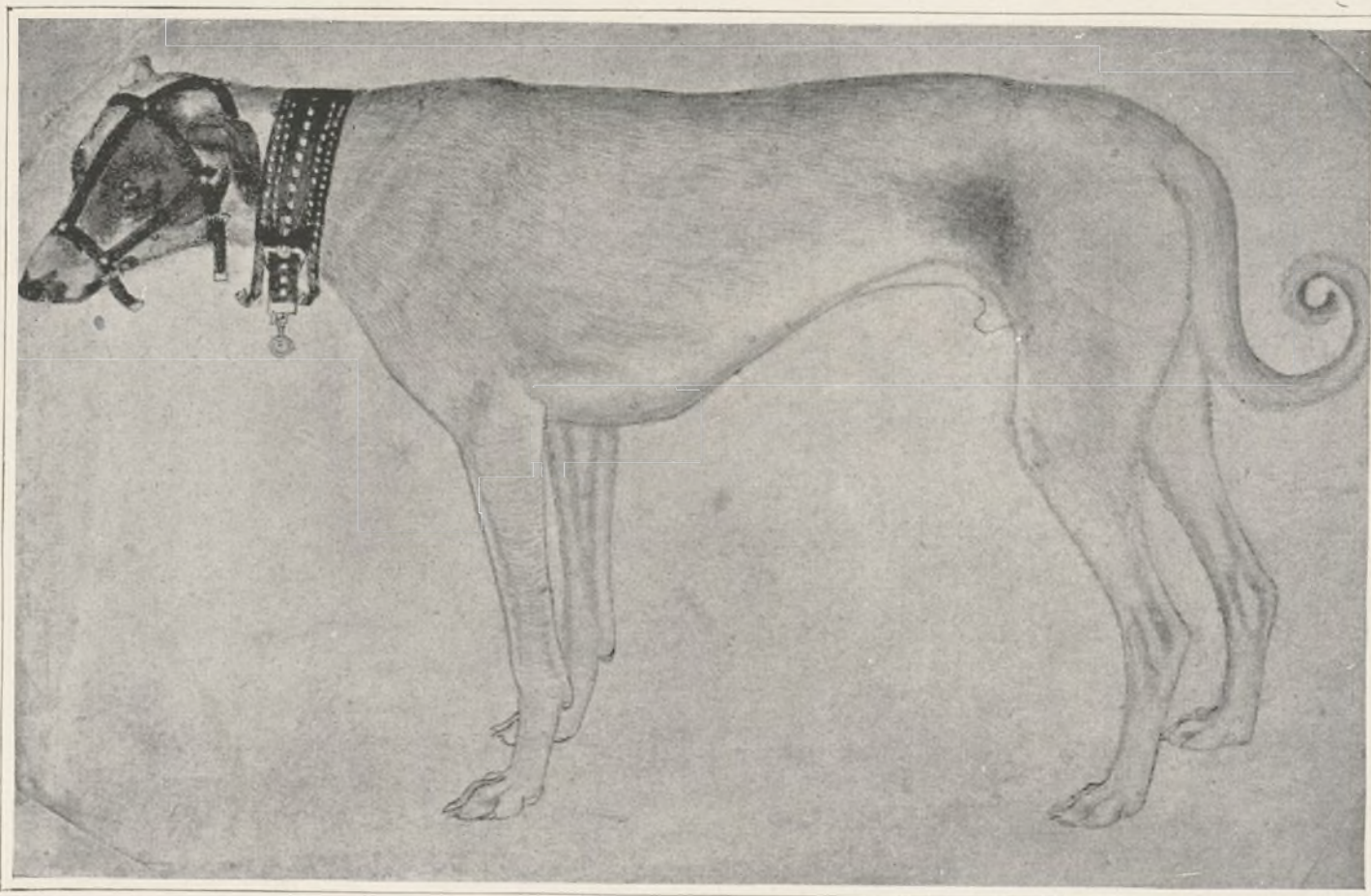
tello du *Saint-Georges*, par l'héroïsme et la grâce fière de l'allure, le Donatello du *David*, par sa coiffure familière et ce vaste chapeau de paille, plus inattendu au-dessus de la cuirasse militaire d'un condottiere qu'au-dessus du corps nu d'un petit pâtre. C'est ainsi que, sur ce panneau, Pisano révèle à plaisir sa

parenté avec le passé et avec l'avenir, avec le Nord et le Midi, avec Bruges et Florence, et la rare ouverture d'une intelligence d'artistes également sensible à toutes les manifestations intéressantes de la nature et de la vie. L'un des charmes du tableau de Londres est la façon dont il s'éclaire. Au-dessous de la splendeur surnaturelle du halo dans lequel apparaît la Vierge, une lueur, bien terrestre, de crépuscule s'éteint au-dessus d'un bois, rougissant entre les cimes finement découpées

des arbres assombris. Le paysagiste n'est pas moins sincère et moins libre que le figuriste. C'est ici le successeur de Pol de Limbourg, le rival de Jehan Foucquet et le maître des Bellini.

La force d'initiative, chez ce précurseur, a été si grande, et il avait si bien, d'avance, pressenti et préparé les génies postérieurs, que ses nombreux dessins, devenus aujourd'hui les témoi-

gnages les plus certains de sa valeur, ont été, durant des siècles, confondus avec ceux de Léonard de Vinci. Le volume précieux, connu sous le titre du *Recueil Valardi*, qui en contient le plus grand nombre, a été vendu au Musée du Louvre comme un recueil de dessins de Léonard. C'est, peu à peu, en reconnaissant, dans plusieurs croquis et griffonnages, des études pour ses médailles, ses portraits, ses peintures, que MM. Reiset et de Tausia ont rendu, avec



clairvoyance, au vieux peintre de Vérone, ce qui lui appartenait. La comparaison de ces dessins, dont l'authenticité est chaque jour démontrée par de nouvelles constatations, avec

d'autres dessins disséminés en diverses mains sous des attributions variées, permet aujourd'hui de porter à plus d'une centaine le nombre de ces travaux préparatoires et peut, dans une certaine mesure, atténuer pour nous le regret des peintures disparues.

C'est au moyen des preuves trouvées dans ces études et croquis et concordant avec les témoignages écrits qu'on a pu restituer ainsi à Vittore Pisano le *Portrait de Lionel d'Este* au Musée de Bergame, celui d'une *Princesse d'Este* (probablement Margherita, femme de Lionello) au Musée du Louvre, la *Vision de Saint Eustache* à la National Gallery, l'*Adoration des Mages* au Musée de Berlin, et les fresques, si délabrées, mais si parlantes encore et si glorieuses, découvertes à Véronne, l'*Annonciation* (Eglise San Fermo Maggiore) et surtout le *Saint Georges vainqueur* (Eglise Santa-Anastasia). Ce dernier fragment, par malheur si incomplet, d'une puissante et superbe épopée, laisse éclater à plein l'enthousiasme communicatif du peintre pour une grâce et une magnificence de beauté, alors toutes nouvelles, en des élans d'une poésie vive et naturelle, qu'on n'a guère dépassés, en même temps que sa passion, libre et profonde, pour toutes les forces de la vie et tous les aspects de la vérité, et sa tendresse d'amour fraternel pour tous les êtres animés de la création, les bêtes et les plantes, aussi bien que les gens. Le fier mouvement du Saint Georges, mettant le pied à l'étrier, le mystérieux resplendissement de son visage résolu et triste sous l'abondance de sa chevelure bouclée, la dignité calme de la princesse arrachée au monstre et regardant son libérateur, l'élégance de sa taille souple et haute, l'opulence singulière de sa toilette (énorme chignon enrubanné d'orfèvreries, robe étroite de brocard ramagé à longue traîne, manches de fourrures pendantes) qu'elle porte avec une aisance exquise, en font des apparitions typiques et inoubliables. Le jeune homme et la jeune femme sont, certainement, des élégants à la mode du jour, un vrai prince et une vraie princesse, dont Pisano vient de terminer les portraits à la cour des Gonzague ou des Este, à Mantoue ou à Ferrare. Quelle poésie, ardente et frémissante, dans l'assurance, simple et hautaine, de

leurs gestes et de leurs physionomies ! Et, autour d'eux, quelles affirmations, nettes et expressives, quelles représentations,

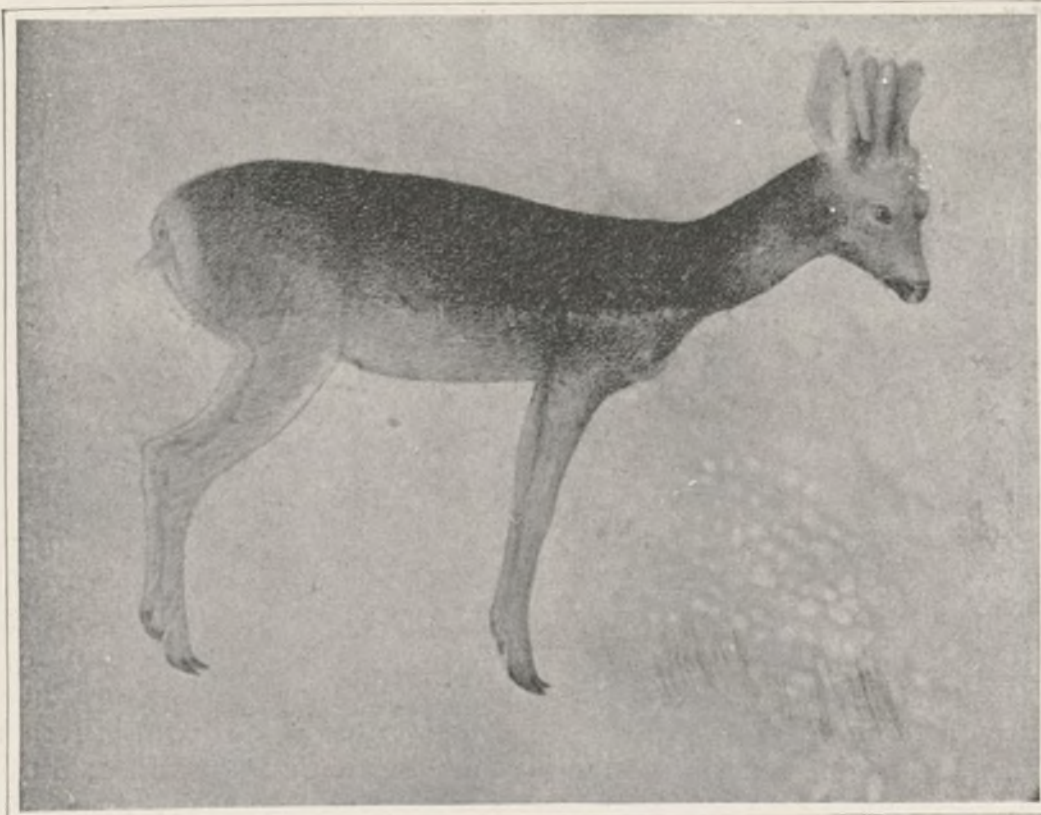
exactes et chaleureuses, de la vie contemporaine, sous toutes ses formes !

A droite, de face, fièrement campé sur un destrier énorme, que surcharge un harnais merveilleusement ouvragé, sa pauvre tête enfoncée en un grand casque, dépassant à peine les oreilles de sa monture, serrant à plein poing un estoc disproportionné, apparaît, de nouveau, ce petit nain (un des Gonzague ? Les rachitiques et les nabots ne sont pas rares dans la famille) qu'on trouve déjà, chevauchant au flanc du seigneur, sur le revers de la médaille de Francesco Gonzaga. A gauche, dans l'éloignement, formant escorte, des cavaliers orientaux aux têtes basanées, avec d'étranges coiffures, que Pisano avait pu voir lors de la réunion du Concile à Ferrare, dans la suite bigarrée de l'empereur grec ou qu'il avait rencontrés sur les quais cosmopolites de Venise. Au fond, tout un panorama montant de clo-

chers, de tours, de dômes, de toits, de terrasses, de loggie, d'aiguilles multiformes et multicolores, vivement découpés sur le ciel, des souvenirs mêlés de Venise, de Florence et de Rome. Sur le devant, au pied de cette cavalerie héroïque et somptueuse, un grand chien danois, un petit épagneul, un bélier. Suivant sa coutume, Pisano encombre la scène de tous ces chers animaux dont l'étude admirative et attentive semble avoir pris une bonne part de sa vie, de ces bêtes qu'il aimait, regardait, analysait avec les mêmes scrupules et les mêmes tendresses que plus tard son grand successeur, Léonard de Vinci.

Comme pour la *Vierge et les Saints* et le *Saint Eustache* de Londres, et pour l'*Adoration des Mages* de Berlin, la plupart des détails si particuliers de la composition de Véronne se retrouvent sur les feuillets d'album rassemblés dans notre recueil du Louvre. C'est la tête du *Guerrier tartare*, aux cheveux tressés et pendants, c'est le profil, si fin et si fier, de la *Princesse*,

au front bombé et très découvert, suivant la mode d'alors. Cette jeune femme semble avoir été étudiée, par lui, avec un spécial amour. On la trouve, dans les dessins du Louvre, plusieurs fois,



coiffée ou tête nue, on la retrouve à Chantilly, dans le Musée Condé, à Vienne, dans la Collection Albertina, à Paris, dans la Collection Bonnat (en pied cette fois, sous un grand manteau brodé et frangé). Pour les animaux, le peintre n'a pas fait moins d'études préparatoires; non seulement il les dessine tous d'après nature, pour l'ensemble, mais il en analyse successivement avec une précision incroyable et une conscience jamais satisfaite, toutes les parties et les membres à part, têtes, naseaux, mâchoires, pieds, harnachements, etc. Le mulet, le lévrier, l'épagneul, le bélier ont tous posé, et toutes ces études minutieuses sont des merveilles à la fois d'exactitude et de vivacité.

La collection des études et croquis de Vittore Pisano, jusqu'à présent associée pêle-mêle à d'autres dessins contemporains ou postérieurs dans le gros volume de Vallardi, pourra, nous l'espérons, être mise prochainement, en une salle spéciale, sous les yeux des amateurs. Ceux qui ne la connaissent point encore apprendront alors la valeur de cet admirable artiste et pourront excuser Vallardi d'avoir appliqué le nom de Léonard de Vinci à ces beaux dessins. Le grand Léonard n'en eût point rougi et, dans sa haute modestie de génie supérieur, il eût reconnu avec simplicité tout ce qu'il devait à son prédécesseur. C'est la même conscience délicate et tenace, la même vivacité et acuité d'observation méthodique et respectueuse vis-à-vis de la réalité vivante, sous toutes ses formes, dans tous ses mouvements, dans toutes ses expressions. Ce sont souvent aussi les mêmes procédés : insistance du contour, approfondissement minutieux du trait, mêmes hachures et mêmes pointillés. Sans doute, et nous pouvons sans peine le constater aujourd'hui, depuis que les comparaisons nous sont devenues faciles, il y a entre les deux génies toutes les différences de l'adolescence à la maturité : chez Pisano, les naïvetés, les tâtonnements, les gaucheries, les inégalités d'un génie primesautier, encore empêtré dans un mélange de traditions et de convictions surannées, qui voit bien clair, sait où il veut aller, y marche, mais ne peut tout faire; chez Léonard, l'habileté soutenue, l'assurance, la hardiesse, la liberté, la puissance, toujours dominante, même dans la constante inquiétude et la recherche douloureuse d'une perfection insaisissable de la virilité en son épanouissement complet. Cependant, à courte distance, les deux génies s'entraident et s'expliquent, et nous semblent des frères.

Les feuillets, de grandeurs diverses, sur vélin purs, vélin gouachés, papiers blancs ou papiers teintés, recueillis par Vallardi ou un amateur plus ancien, proviennent de carnets différents, qui avaient été, suivant une malheureuse coutume, dépecés depuis longtemps, soit par la cupidité des marchands, soit par la sottise des collectionneurs. Il est facile, toutefois, de rapprocher, d'après les dimensions et la matière, ces précieux débris, et de

reconstituer ainsi, au moins par fragments, les cahiers originaux pour y suivre, d'une façon approximative, les transformations de la vision et de la technique. On y saisit les progrès

rapides de cette évolution qui, chez les premiers *Quattrocentisti*, chez Pisano comme chez Jacopo Bellini, transforme, en quelques années, le Moyen Âge en Renaissance, et les préoccupations multiples de l'artiste au moment où il couvrait de ses indications et de ses recherches ces feuillets successifs.

On y trouve de tout : portraits sur le vif pour peintures ou médailles, compositions d'ensemble pour des sujets historiques, d'allégories pour les revers de médailles, modèles d'ornementation architecturale, d'orfèvreries, de tentures, de tapisseries et, surtout, d'étonnantes et innombrables études d'après nature, hommes, plantes, animaux. L'animal y tient la plus grande place, comme dans les peintures mêmes du maître. Chevaux,

mulets, chiens, chats domestiques et sauvages, loups, renards, lions, panthères, chameaux, singes, cerfs et biches, chevreuils et daims, lièvres, lapins, ours, bœufs, vaches, béliers, chèvres, moutons, aigles, faucons, cigognes, hiboux, geais, chardonnets, coqs, poules, perroquets, pigeons, insectes et poissons, tous y passent. Il n'est presque aucune de ces études qui ne soit une merveille d'analyse et de rendu, et les procédés et les effets varient presque avec chaque feuille. Il semble que Pisano, dans son intelligence forte et délicate de tous les êtres vivants et dans sa prescience de toutes les ressources du peintre et du dessinateur ait, d'avance, indiqué toutes les façons dont on pourrait les rendre, depuis la plus hardie et la plus large, jusqu'à la plus

détaillée et la plus légère. Sa pointe d'argent et sa plume, son crayon et son pinceau s'essayaient tour à tour aux expériences les plus diverses et y réussissaient presque toujours. On trouve d'avance, chez lui, annoncés et renseignés, les amis et interprètes les plus modernes des animaux, comme on y trouve les plus anciens. Jehan Foucquet et Léonard de Vinci n'ont guère fait de chevaux plus vivants, ni Paul Potter et Van de Velde des bestiaux plus naturels, ni Oudry et Desportes des chiens et des gibiers plus vrais, ni Watteau ou Chardin des singes plus amusants. Devant tel ou tel de ces croquis, c'est le nom de Géricault qui monte aux lèvres, ou celui de Barye, ou celui de Frémiet, ou celui de Bracquemond ! Tant il est vrai que l'art sincère, viril et sain, l'art qui se fonde sur

l'amour et sur l'étude de la nature, demeure, à travers les siècles, identique à lui-même, comme cette nature même dont il s'inspire, qui demeure toujours une en son infinie variété et ses mobilités

incessantes et qui prodiguera toujours à ceux qui la fréquentent d'un cœur soumis et d'un œil attentif, le charme inépuisable de sa poésie vivante !

GEORGES LAFENESTRE.

